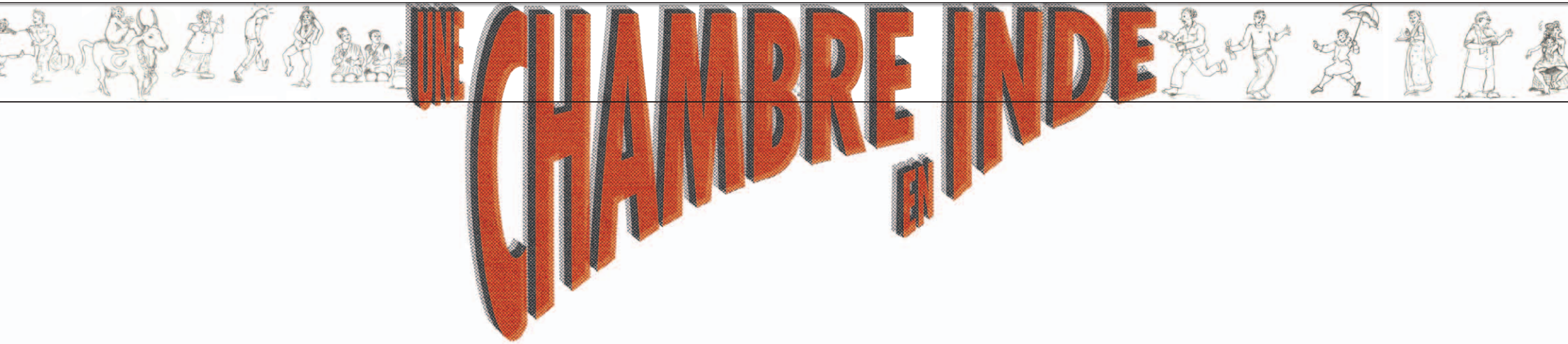


une création collective du
Théâtre du Soleil

dirigée par
Ariane Mnouchkine

musique de
Jean-Jacques Lemêtre

en harmonie avec
Hélène Cixous

avec la participation exceptionnelle de
Kalaimamani Purisai Kannappa Sambandan Thambiran

Hélène Cinque, répétitions Une chambre en Inde, *Théâtre du Soleil, 2016 © Anne Lacombe*

- **Notre spectacle** **3**
- **Journal de répétitions, de Pondichéry à Paris (extraits)** **7**
  - **En Inde**
  - **À la Cartoucherie**
- **Une chambre…** **27**
  - ***Un épisode inconnu de la vie de Georges Orwell***
  - ***D'autres barbares viendront***
- **… en Inde** **30**
  - **Le Mahabharata**
  - **Le Terukkuttu**
- **Le Théâtre du Soleil, quelques repères biographiques** **35**
- **Informations pratiques** **38**

1/ Notre spectacle

Wazhma Tota Khil, Shafiq Kohi et Hélène Cinque répétitions Une chambre en Inde, *Théâtre du Soleil, 2016 © Michèle Laurent*

Curiosités légitimes

– Mais où en êtes-vous donc ?
– Nous ? nous sommes en Inde.
– Encore ? Mais, aux dernières nouvelles, vous en reveniez.
– Oui. Nous sommes revenus, en effet. Mais nous avons rapporté l'Inde avec nous.
– Ce sera donc, à nouveau, un spectacle sur l'Inde ?
– Ce ne sera pas sur l'Inde mais cela se passera en Inde. Dans une chambre en Inde. Ce sera d'ailleurs le titre du spectacle.
– Cela ? C'est-à-dire ? Qu'est-ce qui se passe en Inde qui ne soit pas l'Inde ?
– Des visions, des rêves, des cauchemars, des visitations, des paniques, des doutes, des révélations. Tout ce qui hante les acteurs et techniciens d'une pauvre troupe de théâtre, désespérément en quête d'un théâtre résolument contemporain et politique, bloquée là-bas par des événements qui la dépassent et la bouleversent comme ils nous dépassent, nous aussi, et nous bouleversent sans que nous trouvions encore la façon de pouvoir leur faire face, de les subir sans nous résigner ni ajouter du mal au Mal par nos paroles ou nos actions.
– Et alors ?
– Pour l'instant, c'est tout. Et c'est déjà pas mal. Ah, nous oubliions ! Ce sera, si les dieux du théâtre le veulent bien, le 26 octobre 2016.

Ariane Mnouchkine, lettre au public, juin 2016.

Nous étions comme des réfugiés de l'Histoire. Autour de notre chambre les Temps étaient déchaînés. Nous nous demandions ce qui nous arrivait, nous les gens les plus divers, mais unis par le même souci, nous nous demandions comment nommer Ça, ce chaos. L'air était bouillant. À travers les portes-fenêtres on entendait les bruits de l'Inde, cette manif perpétuelle. Il ne dort donc jamais, ce continent?
Nous voulions la Vie, comprendre ses Violences folles.
Nous avions l'impression que le monde entier se bousculait pour défiler dans notre chambre. Les peuples appelaient. C'était vraiment bouleversant. Ils criaient : Au secours ! Ou : Plus jamais ! Et dans combien de langues ? Toutes ! Nous cherchions à répondre, Nous, les membres de la Troupe. Les temps allaient si vite.
Nous sautions comme des puces d'une Ville à l'autre. Au moment de rire on pleurait, et inversement. Il y avait autant de dangers que d'espoirs, ou presque.
On ne savait pas comment ça allait finir.
Certains d'entre nous se tourmentaient de ne pas savoir comment commencer.
Après tout nous avions une mission : créer un spectacle.
Que dis-je ? LE SPECTACLE. Dès demain en signer la promesse.
C'est comme si on nous avait dit : « Bouclez l'Orient et l'Occident forcenés dans une coquille de noix. Résumez les pestes et les paix en une potion parfumée. »
- Oui, oui, on va essayer, nous hâtions-nous.
Et à l'instant, on voyait s'élever contre nous une armée d'angoisses et d'impuissances. Autant nous demander de faire rentrer l'arche de Noé, le déluge et la traversée du désert, la Révolution française et les autres, et toutes les guerres de religion, la renaissance d'Ulysse, le massacre des sorcières, l'enterrement des Pandava, etc., etc. dans un seul pousse-pousse. Comment ne pas trembler ?
Nous redoutions le ridicule. Nous poursuivions le rire avec acharnement.
Heureusement ou par malheur cette nuit-là durait des siècles. Vers minuit un colonel m'apporta les dernières nouvelles. J'ouvre le journal. Je criai : Non !

Extraits du *Journal de Cornélia*.

Hélène Cixous, mai 2016.

Ariane Mnouchkine, entretien avec Agnès Santi (*La Terrasse*)

25 août 2016

Quelles sont les questions soulevées par ce nouveau spectacle ?

Ce spectacle résolument contemporain aborde une question qui me hante. Comment aujourd'hui raconter le chaos d'un monde devenu incompréhensible ? Comment raconter ce chaos sans y prendre part, c'est-à-dire sans rajouter du chaos au chaos, de la tristesse à la tristesse, du chagrin au chagrin, du mal au mal ? Comment créer un objet d'art, un spectacle qui devrait plutôt pouvoir en quelque sorte borner ce chaos, s'efforcer d'en tracer les contours ou les ressorts complexes et multiples. Bref, nous rendre nos forces. De telles questions concernent le théâtre, la littérature, et toute forme d'art. Face à l'angoisse qui nous étreint, nous avons choisi la vitalité du théâtre, et le rire !

Quelle a été la genèse du spectacle ?

Le texte s'est écrit et continue de s'écrire au fur et à mesure des répétitions sur le plateau : c'est à nouveau de l'improvisation presque totale. La première étape de cette nouvelle création collective s'est déroulée en janvier 2016 en Inde à Pondichéry dans le cadre d'un travail effectué par notre Ecole Nomade avec une dizaine de comédiens, suivi par des répétitions avec toute l'équipe qui nous a rejoints. J'ai voulu emmener toute la troupe du Soleil en Inde - comédiens, musiciens, techniciens... - et nous avons pu bricoler ce voyage fertile. L'Alliance Française de Pondichéry nous a aidés et a mobilisé la communauté française, et beaucoup d'entre nous ont été aimablement logés. Après les attentats de novembre 2015, j'étais tellement tétanisée et indignée que j'avais hésité à partir. Je n'ai pas parlé de cette détresse et je me suis obstinée. J'ai compris qu'on travaillerait peut-être plus justement à distance sur ce chagrin et cette incompréhension. Nous avons tous été très proches les uns des autres et nous avons énormément travaillé. Ce fut aussi une manière régénérante d'affirmer la puissance de la vie et de la vie du théâtre.

Et l'Inde est une terre très particulière pour le théâtre... Est-ce un spectacle sur l'Inde ?

Le spectacle se passe en Inde, dans une chambre en Inde, mais ce n'est pas sur l'Inde. On peut voyager beaucoup dans une chambre, et même y accueillir le monde entier ! On peut s'y confronter à une grande diversité de périples imaginaires, de métamorphoses, de rêves ou de cauchemars... Tout sauf le cynisme et la démission ! L'Inde est présente évidemment en tant que terre nourricière infinie, où tout est grand, matriciel, inspirant et exigeant. La culture indienne induit une exigence, et même une beauté quotidienne des gestes. C'est une grande chance de connaître cette facette précieuse de l'Inde lorsqu'elle tient le coup, car l'Inde sombre aussi par pans entiers dans le chaos, la laideur et la bêtise. Le spectacle rend hommage à une forme de théâtre indien que je connaissais mal, dont la découverte fut un véritable choc, le Terukkuttu.

Quel est ce théâtre ?

C'est un théâtre traditionnel Tamoul très ancien plus généralement joué par et pour les basses castes. Un cousin du Kathakali, né dans l'Etat du Tamil Nadu, qui se situe à l'extrême Sud de l'Inde. Alors que le Kathakali a gagné ses lettres de noblesse, le Terukkuttu est demeuré un théâtre très populaire, qui se joue dans les villages depuis la tombée de nuit jusqu'au petit matin. J'ai été frappée par la liberté et la vitalité puissante de cette forme, qui raconte principalement des histoires issues des épopées du Mahabharatha et du Ramayana. Dans le spectacle, le Terukkuttu apparaît dans toute sa vigueur et sa splendeur. Il joue ainsi un rôle très important en tant qu'exemple de la force même du théâtre, et s'affirme comme une sorte de rappel à l'ordre des lois fondamentales et ancestrales du théâtre, qui se moquent de nos ondulations et nos ondoyances. Bien sûr, en 2016, tout ne peut pas être résolu par une représentation de Terukkuttu. Mais ce théâtre est comme une pierre de gué pour traverser un fleuve qui déborde...

Quel est le point de départ du spectacle ?

Une troupe de théâtre est coincée en Inde. Elle a perdu son directeur, qui, suite aux attentats, est parti car il se sentait complètement désemparé et n'avait plus de force. Ils ont dépensé tout l'argent du voyage et sont censés annoncer un projet dès le lendemain ! Le spectacle est donc la quête d'un spectacle.

Face à ce monde si complexe, les explications ne manquent pas, et peuvent être parfois aveuglées par une idéologie...

Je m'efforce de préserver une honnêteté intellectuelle pour résister aux modes idéologiques, car il y a des modes idéologiques à l'œuvre depuis longtemps. L'obstination à tout expliquer, pour ne pas dire excuser, peut aussi parfois conduire à une simplification biaisée. Il y a aujourd'hui dans ce monde devenu inatteignable un déchaînement du mal qui s'incarne dans

des actions constantes, prévues et préméditées. Nous sommes face à un monde qui peut être compréhensible un jour, et incompréhensible le lendemain, car ce qu'on avait élaboré comme tentative d'explication s'écroule parce qu'il arrive exactement le contraire de ce qu'on nous avait affirmé avec tant de prétention. Après les attentats, j'ai été choquée et étonnée par la rapidité avec laquelle une certaine langue de bois a pris de nouveau le dessus, sans compassion, ou avec une compassion sélective. Pourtant, nous nous érigeons fortement contre une lamentation perpétuelle. Il faut savoir être heureux si possible ! Le monde actuel n'a que faire de nos plaintes, de nos désenchantements, la nostalgie ne sert à rien et nous affaiblit. Nous avons voulu surmonter nos angoisses par le rire !

Pourquoi le rire ?

Pour parler de la peur que ce monde engendre, nous avons choisi le comique comme une sorte d'antibiotique. Nous voulons rire de nous-mêmes, rire de nos échecs et rire de nos peurs, ce qui ne veut pas dire en nier la légitimité. Je ne suis pas de ceux qui pensent que la peur n'est qu'un sentiment, il existe des raisons légitimes d'avoir peur, il faut vivre avec et les traiter. La pièce se nourrit aussi de nos emphases et de nos illusions ; c'est le spectacle le plus difficile qu'on ait jamais fait ! Le comique émerge souvent lors des répétitions, et tout devient alors très sensible, très subtil, à peser au microgramme près ! Le comique est plus ardu à exercer que le tragique. Finalement c'est du tragique qui se déguise et qui fait rire. De la catastrophe - et le spectacle est une succession de petites catastrophes - doit surgir une dimension théâtrale comique. Nous devons puiser dans les forces du rire, correct ou pas ! Je ne souhaite pas faire de promesse, et il est délicat d'annoncer que le spectacle sera drôle, mais j'espère qu'il le sera. En tout cas, nous, nous rions beaucoup. La force revitalisante du théâtre combat le désespoir et la destruction, garde vivants les sentiments humains et la tendresse. Comme toujours, je fais confiance à nos émotions, parce que je fais le pari que le public nous ressemble, qu'il va ressentir ces mêmes émotions et rire, peut-être aussi parce qu'il est comme moi en colère. Nous n'avons pas le cœur à rire, et c'est justement pour cette raison que nous voulons créer une comédie : c'est ce dont notre cœur a besoin. Et comme toujours, je fais le pari que notre cœur est le même que celui du public.

2/ Journal de répétitions

(extraits)

Hélène Cinque et Duccio Bellugi-Vannuccini, répétitions Une chambre en Inde, *Théâtre du Soleil, 2016 © Michèle Laurent*

En Inde, janvier 2016

Les leçons des maîtres indiens[1]

(...) C'est un spectacle qui va être extrêmement physique et c'est maintenant que cela se prépare, pas à la Cartoucherie (...) Je vous demande de pinailler.

(...) Nous avons peu de temps, ici, pour apprendre. Ce moment de préparation et d'enseignement est vital, vous devez vous dédier totalement à leur enseignement.

(...) Moi, je regarde ce qui sort de vos âmes, pas de vos pieds maladroits, vous, regardez leurs corps, regardez leurs yeux, ne soyez pas tièdes, écoutez, profitez. (...) Vos yeux doivent briller.

(...) Sentir la vitalité des bras jusque dans les doigts. *(Palani)*

(...) Votre regard doit être sur vos doigts, plus précisément entre les deux mains au centre, et penchez-vous sur le côté, pas en avant. Les mains en place à la largeur d'épaules. *(Sambandan)*

(...) Ne rétrécissez pas vos épaules en tendant vos bras, mains ouvertes. Alignez la tête avec la colonne. Penchez vous du même côté que le genou qui se lève, et gardez le rythme. Plus vos genoux sont souples, mieux c'est. Mettez-vous en quinconce dès le début de l'exercice. *(Palani)*

(...) Gardez bien le poids au centre. Si vous vous emmêlez les pinceaux avec les pieds, mettez les mains sur les hanches. Accélération, il faut suivre la chanson. Frapper le sol avec le premier pied, plus légèrement quand vient l'accélération. *(Palani)*

(...) Nouveau mouvement : c'est le talon qui mène, ensuite la plante, pied bien relâché. *(Palani).*

5 janvier

L'essentiel

(...) J'étais en Inde quand mon père a commencé à mourir en 1993. La nuit, on a cherché un téléphone et tout à coup : une table avec un bureau, et un homme. Bien-sûr il a profité de la situation pour faire monter un peu le prix mais il n'était pas malhonnête, et il m'avait donné l'essentiel... Il y a l'essentiel tout le temps : un téléphone, l'électricité, l'essence, de la nourriture, pour un enfant ou pour tout le monde.

6 janvier

La tribu de lumière

(...) C'est l'Art. Le Terukkuttu est cette tribu de lumière. Mais c'est prématuré d'expliquer cela, même si c'est un morceau d'évidence pour moi. (...) Le Terukkuttu c'est l'incontestable qui nous rappelle ce qu'est l'art, la lumière de l'art.

11 janvier

Le voyage

(...) Gorgez vous d'Inde, mais sans folklore. (...) Ça s'observe, au coin d'une rue, d'un marché. Ce que vous devez aller voir, ça ne se visite pas, ça s'attend. La fatigue des gens... Allez dans la vie !

12 janvier

1. M. Sambandan Kannappa est le maître de la troupe de Terukkuttu du village de Purisai situé à environ 120 km de Chennai et qui est considéré comme un des centres traditionnels de cette forme artistique populaire. La famille de Sambandan pratique cet art depuis cinq générations. Avec deux autres membres de sa troupe il a accompagné les comédiens du Théâtre du Soleil dans leur initiation à cet art.

Palani Murugan est acteur et danseur issu d'une famille d'artistes interprètes traditionnels de Terukkuttu. Il est titulaire d'une bourse de recherche du ministère de la Culture indien (1999-2002) et reçoit le «Bismillah Khan Yuva» en 2009 décerné par l'Académie nationale de musique, danse, et théâtre Sangeet Natak Akademi de New Delhi.

Le chaos de l'Inde

(…) Hanne et Rajagopalam[2] m'ont raconté des choses terribles sur la spéculation des terres en Inde, elles sont rachetées aux paysans pour faire croître des céréales afin de faire vivre une humanité pléthorique. Il y a des menaces sur leur école, Raja est d'une caste modeste qui n'a aucun moyen de se défendre. Et ils ne peuvent pas refuser d'aller jouer à Delhi pour une heure et pour une somme dérisoire. L'Inde n'est pas encore, loin de là, un État de droit. (…) Le chaos de l'Inde, l'injustice, l'insuffisance, la situation faite aux femmes peuvent être évoqués.

12 janvier

Raconter le monde

(…) Je me dis que je glisse car ce qu'il y a à raconter est tellement multiple, cette danse des démons qui surgissent de partout, je me dis alors, quelle est notre responsabilité ? Il nous faut faire un spectacle, qui peut être tout à fait comique, et qui nourrisse.

13 janvier

(…) Vous êtes dans le même état que moi, le monde nous étouffe et nous ne savons comment le prendre sans en faire une description cataclysmique.

18 janvier

(…) C'est tellement terrible qu'on ne sait pas le raconter. (…) Il est possible que notre spectacle soit une délicate mixture. (…) Je pense que le Théâtre du Soleil a toujours réussi à raconter le monde en gardant la puissance de l'espoir et de la joie ; je pense que le thème est bon s'il y a du théâtre et le théâtre se défend par les acteurs.

20 janvier

La langue vivante

(…) Ce qui définit la langue *tamoul* c'est : mot, musique, théâtre.

(…) Il parle en tamoul poétique, l'équivalent du vieux français, le commentaire parlé est là pour expliquer la poésie : c'est comme l'anglais de Shakespeare – que les Anglais ne comprennent pas. Le tamoul est une langue vivante, et c'est la plus vieille langue du monde.

13 janvier

Le Terukkuttu

(…) Je n'ai jamais eu en tête un spectacle qui serait Terukkuttu de A à Z. Je suis contente de cette forme car le Terukkuttu est une forme royale populaire, sophistiquée mais pas fondamentalement compliquée, elle a une vitalité, une liberté, une insolence par le kattiyakaran[3]. Le Terukkuttu est l'art que pratiquent certains personnages du spectacle. Il y a des possibilités concrètes de comédie.

12 janvier

(…) Dans le Terukkuttu on voit l'origine du théâtre, l'origine des clowns. Pour moi, le Terukkuttu, sa force de déflagration, c'est le monde moderne. J'ai beaucoup de mal à abandonner le monde moderne. Dans le danger de la perte d'un art, c'est là que pour moi se trouvait la métaphore. Pour l'instant, ce que je propose ne fonctionne pas. Si j'étais encore plus franche, je dirais que : l'angoisse qui est la mienne devant le monde m'étreint à tel point que je perds la conviction de ce que je veux raconter, pour nos enfants surtout ; notre rôle c'est de donner des forces.

13 janvier

Vijayan Panikkaveettil, Shafiq Kohi, Samir Abdul Jabbar Saed, Ghulam Reza Rajabi, Duccio Bellugi-Vannuccini, répétitions Une chambre en Inde, *Théâtre du Soleil, 2016 © Michèle Laurent*

2. Le Professeur Rajagopal, acteur, metteur en scène et enseignant, et Hanne M. de Bruin, spécialiste du théâtre indien, ont fondé en 1990 dans un village du nord du Tamil Nadu l'association Kattaikkuttu Sangam visant à développer les pratiques contemporaines du Kattaikkuttu, une forme rurale traditionnelle de théâtre dansé. Parmi ses nombreuses activités (troupe professionnelle, résidences, festival…), l'association a mis sur pied une école de Kattaikkuttu avec un enseignement destiné à des enfants et des jeunes issus du monde rural. L'école a permis d'ouvrir cette pratique artistique aux jeunes filles et aux femmes, dont certaines se professionnalisent, ce qui n'était pas le cas jusque là.

3. Meneur de jeu, le *kattiyakaran*, dirige la représentation, commente les événements et dialogue avec les personnages dans un style truculent.

Rage après Cologne[4]

(...) 570 femmes ont été humiliées, 570 ont eu la main dans la culotte, et on parle de quatre viols ! Le viol est une arme de guerre ; tant que l'honneur des hommes sera dans le vagin de la femme, il y a un problème. Renée Saurel[5], critique de théâtre et grande amie du Soleil, avait une autre lutte, celle contre l'excision, pratiquée même en France par des médecins français qui disaient que ce serait mieux fait par eux. L'évitement idéologique est insupportable. (...) 80% des femmes allemandes ont dit qu'elles n'iraient pas au carnaval ; la moitié de l'humanité est en train de perdre du terrain. Et cela me hante.

14 janvier

L'engrais de l'Inde

(...) Je suis convaincue que ce voyage en Inde sera utile, et je n'accepterai aucun reproche à ce sujet. Cela mis à part, mon souci est de rester dans l'équité et la responsabilité qu'une compagnie subventionnée doit avoir vis-à-vis de sa mission de service public. Je veux que vous vous sentiez créateurs. L'engrais de l'Inde, notre maître Sambandan, tous ces regards fiévreux, j'espère que tout ce qu'il se passe ici va vous éclairer.

14 janvier

(...) « Pongal ! Pongal ! »[6]

15 janvier

Répéter

(...) Je pense aux *Éphémères*[7], c'est fait de petits drames personnels internes, chercher le petit pour trouver le grand, toutes ces petites strates qui font le monde.

4 janvier

(...) Il vous manquait la vraie vision, l'action à l'intérieur. (...) Plus que jamais, cherchez le petit pour trouver le grand, « la condition du merveilleux, c'est le concret »[8], plus que jamais. Plus que jamais le moindre détail, c'est vital.

5 janvier

(...) L'exactitude, si nous la cherchons trop tôt, devient une censure abominable.

6 janvier

(...) Cela va être fait de beaucoup de scènes de vie, au présent absolu (...) Il faut le courage de faire cela, oser être ridicule, casser la première membrane (...) Il n'y a pas de forme encore.

7 janvier

(...) L'économie visuelle de moyens est une piste que l'on ne doit pas lâcher. Penser à la campagne, la pluie, les ornières. (...) Les dieux de l'électricité ne sont pas avec nous pour l'instant, espérons que ceux du théâtre vont nous rejoindre car au fond, c'est eux dont on a besoin.

11 janvier

(...) Plutôt que sur nos quêtes intimes comme dans *Les Éphémères*, travaillons sur nos quêtes artistiques.

12 janvier

(...) On doit être capable de repartir à zéro, il faut se donner cette liberté-là, comme pour une improvisation. (...) Il faut sortir de l'impasse. Il faut se redonner la liberté.

14 janvier

(...) Servez le navire, c'est la seule façon dont vous pourrez essayer de monter à bord ; si vous essayez de vous placer, vous serez toujours encombrant. (...) Inquiétez-vous pour le spectacle, c'est merveilleux ce qu'il se passe ici, je suis tellement reconnaissante au Théâtre du Soleil de nous permettre cela ; profitez-en jusqu'à la dernière journée sans araignée dans votre tête à penser ce que vous allez faire. (...) Oubliez tout, niez tout, niez cela, jouez !

15 janvier

(...) En ce moment je ne nous demande pas beaucoup plus que de petits instants de vie. (...) Soyez sévères avec vous-mêmes, comme ça je n'aurai pas à l'être.

20 janvier

4. « Agressions de Cologne » : au cours de la nuit de la Saint-Sylvestre 2015, 1088 plaintes ont été enregistrées par la police, dont 470 agressions sexuelles et 618 plaintes pour vols, coups et blessures. En tout 73 personnes seront mises en examen. (Source : *Le Monde*, 17.02.2016)

5. Renée Saurel (1910-1988) fut critique dramatique à *Combat*, *L'Express* et *Les Lettres françaises*, avant de rejoindre *Les Temps modernes* en 1952. Elle tient la chronique théâtrale de la revue jusqu'en 1984, accompagnant l'aventure de la décentralisation et les recherches pour fonder un théâtre d'art populaire.

6. Festival célébrant la récolte en Inde du Sud. Au Tamil Nadu la fête dure 4 jours et a lieu le 14 ou 15 janvier (premier jour du moi *thai* du calendrier tamoul).

7. Création collective du Théâtre du Soleil sur une proposition d'Ariane Mnouchkine, 2006.

8. Jirí Trnka, cinéaste d'animation tchèque (1912-1969).

Rire

(...) On a glissé dans le tragique. N'oublions pas, à côté du magnifique ou de l'enfer parfois, la force comique du Terukkuttu.

12 janvier

(...) Il faut garder le comique, cette autodérision.

18 janvier

(...) Laissons venir le comique, c'est un genre très noble, surtout en ce moment. (...) Ce qui serait le plus courageux et le plus beau ce serait de faire rire le public de ses peurs. (...) Il y a des petits moments d'état du monde puis la force du rire sur soi-même. (...) Shakespeare a écrit des comédies quand il se passait quelque chose de terrible, n'ayez pas peur de cela. Si l'on arrive à faire un spectacle équivalent à la situation des artisans dans *Le Songe d'une nuit d'été*, je serai très fière. (...) Dans l'accumulation des catastrophes on peut trouver une force comique, c'est ça la forme de l'humour. La limite c'est la blessure à autrui. (...) Nous essayons de faire une comédie dramatique quand le monde autour de nous est en plein chaos, en plein désarroi ; ce n'est pas une dramatique comédie.

22 janvier

(...) C'est comique donc insolent.

25 janvier

Comment faire ?

(...) La structure est là ; j'ai été tellement impressionnée par la vitalité de la forme... mais que fait-on devant un monde désespéré, désespérant ? On mène la lutte, pas celle du Terukkuttu, mais la nôtre. Et notre angoisse peut devenir très fertile si on s'en moque et qu'on la surmonte et qu'on s'en amuse. Tout vous est permis, tous les styles, toutes les propositions, donc ça va prendre du temps, mais c'est normal, c'est notre chemin, nous explorons.

15 janvier

« Un poème sans Rasa[9] est une mangue sans jus.
La poésie est une parole dont la saveur est l'essence.
Le théâtre, c'est la saveur, la saveur, c'est le théâtre. »

Natya-Shastra[10]

Répétitions Une chambre en Inde, *Théâtre du Soleil, 2016 © Anne Lacombe*

9. Rasa : « Suc, sève, essence ». Émanation et projection émotionnelle du Bhava (émotion, état fondamental, tel qu'il est ressenti dans son essence), dont la substance féconde doit trouver un écho dans la sensibilité du spectateur. Les Rasas, saveurs, sont au nombre de neuf, avec des divinités correspondantes :
SRINGAR : l'amour (Vishnu)
VIRA : l'héroïsme (Indra)
KARUNA : la compassion (Yama)
ADBHUTA : l'émerveillement (Gandharva)
HASYA : le rire (Promatha)
BHAYA : la crainte (Kala)
RUDRA : la colère (Rudra)
BHIVATSA : la terreur (Mahakala)
SHANTA : la paix (Narayana)

10. Natya-Shastra :
NATYA : action dramatique
SHASTRA : lois
C'est le texte fondamental révélé au sage Bharata, racontant la naissance du théâtre et établissant ses règles. Il est considéré comme le 5 e véda (de la racine « vid », connaître, ou divine connaissance. Les VEDAS sont des livres saints qui forment la base de la religion hindoue).

À la Cartoucherie, février-mai 2016

Mise en garde

(…) La plupart du temps, quand vous manipulez l'autre au lieu de jouer avec lui, d'avance, c'est râpé.

(…) Tous les gens qui vivent et qui viennent de pays crucifiés et malades se baladent avec un traumatisme, mais pour le comprendre, il faut créer une situation sur le plateau. Et là, ce n'était qu'une illustration. (…) C'est comme si vous aviez mis le sucre glace, le petit ornement avant le reste.

16 février

(…) Quand vous avez une proposition, il faut lui faire confiance. Il faut prendre le temps de la développer, et vous avez souvent plutôt tendance à vouloir l'illustrer, et aller à la fin.

17 février

(…) Pour avancer, pour trouver les personnages, on peut passer par des chemins divers. (…) Comment veux-tu construire quelque chose de dramatique et de profond, puisque déjà tu voulais que ce soit drôle ? Parfois vous tombez dans des abysses ! Vous êtes huit et il n'y en a pas un qui dit : *vous êtes sûrs ?*

22 février

Conseils

(…) N'ayons pas peur. Il faut oser la conversation et dans une conversation, il y a du silence. Ne soyez pas terrifiés par les silences. (…) Ne sautez pas au-dessus de tout le concret qui vous est offert par le hasard. (…) Il faut prendre tout de suite le petit concret au pied de la lettre, pour de l'argent comptant. (…) Oui, c'est un spectacle sur le doute, sur une sorte de sentiment d'impuissance, sur ces moments où l'on a le sentiment d'être impuissant. Mais une fois que cela est dit, il ne faut pas y penser quand vous préparez vos improvisations.

16 février

(…) Il faut nourrir vos propositions de concret absolu pour pouvoir être complètement présents.

17 février

(…) Il suffit que vous soyez justes, qu'il y ait le ton juste, le rythme juste du corps et la patience d'attendre. (…) Il vous faut la patience d'essayer de rentrer.

22 février

Constat et création

(…) C'est comme si vous étiez avec un crayon très fin, très pâle encore, c'est comme si vous dessiniez avec un crayon très pâle et du blanc. Beaucoup de blanc. Une esquisse. Mais je dirais que cette esquisse me va, elle est extrêmement pâlichonne sur un papier pelure un peu froissé, mais elle me va. (…)

16 février

(…) Ce qui est très beau dans notre vision, c'est cette conviction, cette culture, cette volubilité, cette fête de l'esprit qu'elle vit et qu'elle leur fait vivre. (…) C'est la fête, c'est celle de la création, de l'imagination. (…) Parce que c'est fondamental, c'est le problème du théâtre.

19 février

(…) Il faut que l'on soit très travailleurs, patients et courageux. C'est un spectacle qui vient par suintements.

25 février

(…) Il faut une illusion consciente, complice, où le public sait que c'est une illusion parce qu'il sait comment elle est produite.

29 février

Le monde

(Au sujet de la tribune de Kamel Daoud[11])

(…) C'est très triste parce que cet homme est très important. Lui et d'autres, ils sont vivants et disent la vérité. Et il faut les défendre. Parce qu'il défend les femmes et on l'a traité de néo-colonialiste. Son ami a le droit de ne pas être d'accord. Mais on se parle à coup de kalachnikovs aujourd'hui. Ils ne débattent pas, ils abattent.

23 février

(…) Il faut un vrai grand savoir, qu'on arrive à transmettre.

25 février

11. Écrivain algérien, journaliste, lauréat du prix Goncourt du premier roman en 2015 pour *Meursault, contre-enquête*, Actes Sud.
Dans une tribune publiée par le journal *Le Monde*, le 31 janvier 2016 (http://www.lemonde.fr/idees/article/2016/01/31/cologne-lieu-de-fantasmes_4856694_3232.html), le journaliste et écrivain Kamel Daoud propose d'analyser *« ce qui s'est passé à Cologne la nuit de la Saint-Sylvestre »*.

L'histoire, le drame, le doute

(...) Ce qui est beau aussi, c'est le doute. C'est presque un leitmotiv. Pour notre Lear, c'est quoi raconter ; pour la troupe, c'est comment raconter ; et pour eux, c'est comment métaphoriser leur doute.

19 février

(...) Il y a une menace plus généralisée qui, évidemment, atteint la troupe de plein fouet dans ses voyages, dans ses déplacements, dans sa réception de l'argent, tout simplement. Et puis, oui, ça se déchaine jusqu'en Inde du Sud... (...) On prend le temps du deuil, mais on joue. (...) Il n'y a pas que notre Lear qui doute. Notre Lear pousse le doute à l'incandescence, il est au bord du suicide, puisque tout d'un coup, il se pose la question que — dieu merci — nous posons de temps en temps, et qui est « À quoi sert le théâtre ? » Lui, là, au crépuscule de sa vie, il n'a pas trouvé de réponse.

24 février

(...) Je peux comprendre que certaines personnes ressentent de la terreur, mais les comédiens de la troupe, eux, sont sauvés de leur terreur parce qu'ils ont l'amour du théâtre. (...) Mais là, bon, est-ce que vraiment ils vont répéter *Oncle Vania* avec des masques à gaz ? Il faut essayer mais il faut vraiment le faire !

29 février

Des questions de genre

(...) Et c'est cela qu'il faut qu'on trouve : des personnages dont on se dit que l'on peut écrire dix épisodes sur eux.

16 février

(...) Là, je n'ai pas de dilemme suffisamment acide. (...) Comme dit Stendhal, il faut une mini dose d'illusion.[12]

18 février

(...) Quand je dis que c'est peut être verbal, ça ne veut pas dire que cela peut être verbeux. Ce sont des passions ! (...) C'est un classique, mais je trouve cela très beau. Je trouve beau que nous nous attaquions à un classique et qu'il y ait ce mélange de *Frankenstein* et du *Docteur Folamour*. Il faut que l'on y arrive. Pour que ça sorte du classique, c'est très beau de s'adresser au président Trump. Il aurait fallu une présence sonore de l'Amérique beaucoup plus grande. On avait envie de sentir l'Amérique que l'on déteste. On aurait voulu l'entendre, la voir avec plus de détails.

23 février

(...) J'ai pensé à beaucoup de choses pendant votre improvisation : aux dangers, aux gouffres qui vont s'ouvrir à gauche, à droite de nos pas, et aux délices. Il y avait tout : *Les Précieuses ridicules*, l'Iran et l'Arabie saoudite, il y a là beaucoup de promesses...

25 février

Rire et conjurer

(...) Moi, j'adore l'idée que nous allons faire rire avec cette bande de crétins de talibans. Je trouve ça délicieux. (...) Comment faire pour que ce qui nous fait rire s'intègre dans la Grande Histoire ? Alors, cela peut aussi devenir du boulevard. Eh bien, je ne vais pas cracher dessus quand il fait rire, sans déshonneur, tant de gens.

16 février

(...) Peut-être qu'il faut s'affronter à ce sujet maintenant. On s'est affronté à l'enfant sacrifié, on va y revenir. (...) Et tout à coup, on va rire. Ce qui serait absolument merveilleux. (...) Comme on rit des talibans, comme on peut rire des choses dont on pense qu'on ne peut pas...

22 février

(...) On va affronter tout ce qui nous fait peur. On va rire de tout ce qui nous fait peur. Nous allons tenter d'être suffisamment courageux, intelligents, pour rire de tout ce qui nous fait peur. Et de nous-mêmes. (...)

23 février

(...) Là, oui, il faut un mort. Mais un mort comique. Dans la comédie, il n'y a pas de vrai mort. Là, on va rire de la mort.

25 février

Mise en garde, 2

(...) Si vous attendez du rire tout le temps, il n'y a pas d'action.

16 février

(...) Mais peut-être que je suis trop impatiente et que vous avez besoin, que nous avons besoin de ces moments, de petites apparitions comiques qui fondent le terreau.

22 février

(...) Il faut travailler très sérieusement mais sans se prendre au sérieux.

23 février

(...) Nous devons prendre comme critère notre bon rire à nous. (...) Ne pas commencer à vouloir être plus noble. Molière ne cherchait pas à être noble et il allait à la foire Saint-Germain, voir des bateleurs qui, pour certains, étaient d'une grossièreté et d'une obscénité totales. (...) C'est très difficile la farce, il faut une certaine distance, une certaine modestie, ne pas se prendre trop au sérieux.

25 février

(...) Farce ou pas, il faut que j'y croie, qu'il y ait un peu de vérité quand même.

29 février

12. « [...] Tout le plaisir que l'on trouve au spectacle tragique dépend de la fréquence de ces petits moments d'illusion, et de l'état d'émotion où, dans leurs intervalles, ils laissent l'âme du spectateur. »
Stendhal, *Racine et Shakespeare* (ouvrage composé d'articles écrits en 1823), à lire sur gallica.bnf.fr

L'optimisme induit

(...) Il y avait la construction d'une névrose, la névrose du bonheur.
19 février
(...) Les actions qui sont là pour essayer de lutter contre le drame font que ça devient drôle.
22 février
(...) Tout à coup, ça me donne de l'audace.
23 février

L'économie de la parole

(...) L'économie est essentielle. Ce que j'ai trouvé drôle, c'est qu'il y a quelqu'un qui n'a rien dit. *(Hélène Cixous)*
(...) Exister ne veut pas dire parler, mais dire exactement ce qu'il faut.
1er mars
Il y a quelque chose de très musical. La musique nous lie tous. Et ces longs silences qui nous disent : « Attention, parle au bon moment, sans un mot de trop... » *(Shaghayegh Beheshti)*
3 mars

La force du comique

(...) Jean-Jacques n'a pas souligné, il y avait une mélancolie. C'est comme s'il mettait une petite goutte de citron. Je ris sur un fond de tristesse, de mélancolie. (...) C'était très bien.
16 février
(...) Nous faisons une comédie. C'est indéniable. Mais on est en train d'essayer de faire une comédie profonde. Relisons Alfred de Musset :
J'admirais quel amour pour l'âpre vérité
Eut cet homme si fier en sa naïveté,
Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde,
Quelle mâle gaité, si triste et si profonde
Que, lorsqu'on vient d'en rire, on en devrait pleurer ![13]
Il faut faire une scène dramatique et trouver la transposition loufoque.
(...) Ce sont comme les fables de Kafka[14] qui nous font crever de rire. *(Hélène Cixous)*
(...) Donc, voilà, nous venons de comprendre que nous montons une farce. Parce que Jean-Jacques a dit que notre Lear pouvait mourir. Parce que Sébastien a dit qu'on pouvait cacher le cadavre. Et que moi, j'ai dit « Pourquoi pas ? » Et cela nous libère beaucoup.
(...) C'est quand même chaplinesque, ce n'est pas le rythme du cinéma muet mais c'est chaplinesque. (...) Il faut essayer de trouver des situations dramatiques et trouver comment Chaplin les jouerait. (...) Chaplin, c'est quoi ? C'est burlesque ? C'est comique ? (...)
23 février

La langue de bois

(...) Si vous voulez bien oublier les scènes clichées polémiques, la langue de bois, qu'il faut bien le dire, nous utilisons... Nous avons notre propre langue de bois quand on n'y fait pas attention ! Si on l'oublie, tout va venir.
11 mars

La brièveté, sculpter le temps

(...) Il faut que vous compreniez les vertus de la brièveté. Sachez que tout ce que vous faites sera limé, élagué, poncé, taillé.
16 mars
(...) Je crois qu'il y a quelque chose que nous n'affrontons pas bien, pas courageusement, pas frontalement, moi y compris - parce que j'oscille. C'est quand même la temporalité, non pas la chronologie, mais quand même, ça ne se passe pas sur une semaine ! Et il faut que l'on arrive à se coltiner cela. Pour moi, l'idéal serait que cela se passe en une nuit. Maximum 24 heures. De minuit à minuit. (...) Il faut que cela paraisse interminable, mais pas que cela le soit vraiment.
23 mars

Jean-Jacques Lemêtre, répétitions Une chambre en Inde, *Théâtre du Soleil, 2016 © Michèle Laurent*

13. Alfred de Musset, *Une soirée perdue* (fragment), extrait du recueil *Poésies nouvelles* (1835-1852), collection Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1986.

14. On peut aller lire notamment celles contenues dans le tome II des œuvres complètes de Franz Kafka : *Récits et fragments narratifs*, Bibliothèque de la Pléiade n°282, 1980.

Le texte

(...) Prenez le texte. Sous les bombes, dites simplement le texte. Ils ne se foutent pas des bombes. Mais quand ils lisent, ils les oublient.
22 mars

Métaphore culinaire

(...) Le problème, c'est que dès que l'on sent que vous parlez pour faire repartir la mayonnaise, ça ne marche plus. Tant que vous cherchez vraiment, on sent que l'on peut tirer des choses, mais dès que c'est pour faire du texte, ça ne prend plus.
1er mars
(...) Il y a une partie de la saveur qui se trouve dans ton accent, mais quand tu deviens incompréhensible je perds la saveur ; et quand tu parles trop bien, je perds la saveur aussi.
24 mars

Gandhi et son toboggan

(...) J'ai passé pas mal de temps à regarder cette statue de Gandhi, avec ces enfants qui jouent dans ses jupes, enfin, qui font du toboggan[15]. C'est comme si toute l'Inde, symboliquement, se réfugiait toujours dans les jupes de cet homme qui, au fond, n'a pas réussi à la sauver... C'est étrange.
1er mars

Pondichéry, janvier 2016 © Etienne Lemasson

« ...l'Inde est pour moi comme une " Terre antérieure ", un de mes pays d'avant. J'y ai vécu une autre vie, je crois. »

Ariane Mnouchkine, *L'Art du présent*, entretiens avec Fabienne Pascaud, Plon, 2005.

15. Le mémorial de Gandhi (1869-1948) à Pondichéry est une statue de 4 m de hauteur située avenue Goubert, en bord de mer. Il est entouré de huit piliers de granit. C'est aujourd'hui une aire de jeux pour les enfants qui grimpent sur ses pieds et se laissent ensuite glisser, comme sur un toboggan.

La préhistoire du théâtre

(...) Il faut que l'on sente les racines.
14 mars
(après une entrée des acteurs de Terukkuttu) (...) J'ai ressenti la même émotion qu'au moment où j'ai compris qu'il fallait que l'on aille en Inde. Le noyau du théâtre, les premiers hommes qui se sont mis du rouge sur le visage et qui ont commencé à jouer devant les dieux. Comme disait Eugenio, assistant à un entrainement de Terukkuttu : « Je ne comprends rien mais ça me perce. »
16 mars

Les dieux du théâtre

(...) C'est très beau que Juliano reste avec les poings liés à raconter la situation de l'Europe. (...) Et le Terukkuttu qui s'impose, qui monte, qui essaye de rentrer par la porte, parfois ils passent même dans la rue pour annoncer le spectacle avec un haut parleur. Et eux, ils ne veulent pas, ils ne comprennent pas jusqu'à très tard que ce sont les dieux du théâtre qui leur apportent la solution.
30 mars

Charnières et « divertimenti »

(...) Cela fait partie des choses qui vont exister, ces petits relais entre un mot, un geste, une action, un son même...
11 mars
(...) Ce que je trouve beau dans ce que vous êtes en train d'ébaucher, c'est que c'est très drôle sans être ni violent, ni méchant (...) On va appeler cela les « divertimenti ». On aurait une petite caisse avec nos « divertimenti ».
22 mars

La trouille

(...) On devrait se remémorer, pour trouver de la distance, les réunions de compagnie qu'on avait avant d'aller donner un stage à Kaboul en 2005 ou d'aller jouer *L'Indiade* en Israël en 1988. On a vécu des choses liées à l'Histoire, à la trouille, on oublie qu'on a été face à la guerre, face à la haine. C'est peut-être ce qui est difficile, c'est de confondre les personnages qu'on veut interpréter avec nous-mêmes. *(Maurice Durozier)* *1er mars*

« Il existe la Grande Histoire qui nous entraîne et nous submerge et sur laquelle nous pensons souvent ne pas pouvoir intervenir. Nous ne pouvons ni la connaître, ni comprendre dans quelles directions elle va, tandis qu'elle va, et nous avec elle. Ce n'est qu'en nous retournant, une fois le temps passé, que nous comprenons ses méandres et ses renversements. La Grande Histoire ne nous laisse aucune liberté. Elle avance inexorablement et nous ne savons pas où elle se dirige, ni pourquoi. Souvent nous nous racontons des fables d'Espérance et de Désespoir, toutes également déraisonnables, même si parfois leur déraison fait naître une lueur dans l'obscurité qui nous entoure.
Nous pouvons pourtant dans la Grande Histoire découper de petits îlots, de minuscules jardins où notre main serait efficace et nous permettrait de vivre notre Petite Histoire.
La Petite Histoire, enchevêtrement de refus et de « superstitions », est celle de notre vie, de notre maison, de notre famille, des malentendus, des rencontres et des coïncidences qui nous ont guidé vers le métier et le milieu auxquels nous avons choisi d'appartenir.
Il va de soi que la Grande Histoire et les Petites Histoires ne sont pas indépendantes. Mais les Petites Histoires ne sont pas de simples portions de la Grande.
Les enfants qui construisent un petit barrage au bord d'un grand fleuve et creusent une minuscule piscine, ne jouent pas dans le courant impétueux, mais l'eau dans laquelle ils se baignent et barbotent n'est pas non plus une autre eau que celle qui roule au milieu du fleuve. Ils créent, sur ses bords, des cavités et des niches imprévues, transmettant au futur les traces de leur différence.
Tout cela Voltaire l'a décrit dans son *Candide*. Sous un déluge d'ironie et d'aventures, s'écroule l'illusion que le monde où nous vivons est vivable ou « le meilleur des mondes possibles ». Après avoir longtemps participé au jeu mécanique de l'affrontement entre pessimisme et optimisme, le protagoniste de Voltaire aboutit, dans la dernière page, à la conviction qu'il faut travailler sans penser au destin de son travail et s'engager à « cultiver son jardin ». Ce qui ne signifie pas se rendre, céder, faire appel à l'égoïsme ou à une vision étroite et égocentrique de la vie. C'est plutôt la nécessité de contredire La Grande Histoire avec une Petite Histoire qui puisse nous appartenir. Et essayer de les faire danser.
Le théâtre c'est essayer de rester dans l'eau du fleuve sans se laisser emporter par le courant.
Voilà ce qu'est l'histoire du théâtre : de petits jardins, des mares d'eau à l'abri, parfois balayées par la violence du courant. »

Eugenio Barba, *Dans les entrailles du monstre*, 6 février 2002.

Des oxymores

(...) La scène était entre deux eaux, parce qu'elle n'était pas vraiment une farce au début et pas vraiment une tragédie à la fin.

11 mars

(...) C'était beau ce que Jean-Jacques faisait : on passait de la symphonie au drame et on revenait à l'espoir.

16 mars

(...) Il ne faut pas être volontariste. C'est l'erreur d'aujourd'hui. Parce que tout était fructueux. Il y a des choses dramatiques qui vont devenir des farces et des farces qui vont devenir dramatiques !

22 mars

(...) Vous parlez de quelque chose d'épouvantablement violent dans une atmosphère de paix. Et c'est très beau.

30 mars

Le doute, un reflet

(...) Un spectacle se reflète dans nos comportements, *Les Atrides* se sont reflétées dans nos comportements. Heureusement avec *Macbeth*, nous avons été vigilants, parce qu'on a été prévenus de la réputation de la pièce elle-même. *Le Fol Espoir* aussi s'est reflété, sa fraternité... Je pense que le sujet de notre pièce d'aujourd'hui – le doute, l'incapacité – parce que c'est un sujet, l'incapacité... parce que je me sens incapable de refléter en un seul thème le chaos du monde — finalement, c'est exactement ce qui est en train de se passer, on se révèle incapable, cela se reflète sur notre comportement. Est-ce qu'au fond ce n'est pas que j'ai peur du doute ? Je crains les doutes négatifs en effet, mais je pense que le doute est fertile, sauf quand on jette le bébé avec l'eau du bain.

1er mars

Des libres penseurs

(...) Je pense que les improvisations que vous avez esquissées sur les talibans les ridiculisent d'une façon encore plus insolente, puisqu'on les montre voulant nous tuer. (...) Mais c'est une farce très, très noire, parce que c'est une farce dont on se dit qu'elle ne finira jamais. (...) On touche à un sujet qui est de la bombe atomique. On doit être des libres penseurs, et c'est difficile en ce moment. (...) Il ne faut pas aller en arrière sur le bon sens et il faut être d'une exactitude et vestimentaire, et de situation, absolue. Et ensuite, laisser la farce faire son travail d'érosion et d'acidification.

2 mars

(...) Et maintenant que l'on s'est amusé, peut-être que cette scène peut s'avérer plus dangereuse.

31 mars

Point de non retour

(...) C'est comme en avion, il y a un point de non retour. Sur une traversée de l'Atlantique, il y a un moment où, s'il y a une panne, on décide de revenir en arrière et il y a un autre moment où on ne le peut plus, il faut arriver à faire le pas. On n'est pas loin de ce point-là. On a besoin de se dire qu'il faut que l'on sache que l'on doit se réunir, que l'on peut le faire à tout moment. Se dire des vérités, et s'il y a un moment où l'on doute du postulat, de se le dire avant le point de non-retour.

1er mars

« C'est par les œuvres même que Janaka et les autres atteignirent à la perfection. Et aussi pour maintenir ensemble le peuple il te faut faire des œuvres. »

***Bhagavad-Gîtâ*, chapitre 3, verset 20.**

La voie

(...) Je sens que nous sommes en train de trouver notre souterrain, notre voie se fraie au travers des icebergs ou au travers des récifs de corail.
21 mars

« Foncez ! »

(...) Et pour le reste, foncez ! Tout ce qui sera impudique, vilain, pas vrai, on l'enlèvera mais on ne peut pas éviter de produire des choses comme cela si l'on veut faire quelque chose de vrai.
16 mars

Petite fille en rouge, courant sur les marches de Bénarès, 1964 © Ariane Mnouchkine

L'abondance

(...) Je ne veux pas que vous resserriez trop tôt.
(...) Je ne veux pas nous priver de l'abondance.
21 mars

La quête d'un groupe

(...) Il y avait là une curieuse sensation de sécurité. Je savais où j'étais ; un peu perdue parce que je ne sais pas qui je suis, mais puisque tout le monde était là, tout était possible. *(Nirupama Nytianandan)*
(...) En ce moment, je pense beaucoup au film *Molière* et à ces acteurs qui parlent de faire une comédie, une tragédie, mais cela se passe autour du métier artisanal du théâtre. *(Shaghayegh Beheshti).*
1er mars
(...) Je me rends compte que ce spectacle est fait de bribes, d'éclats, d'instants fugitifs parce qu'ils sont dans le halètement de la quête.
16 mars
(...) Surtout, quand vous concoctez, attention de ne pas succomber à l'état souhaité du spectateur.
22 mars

La peau des personnages

(...) J'ai pris une photo du vendeur de chez Picard, à Vincennes. Je lui ai demandé l'autorisation. Il est coiffé exactement comme il faudrait travailler ta coiffure.

16 mars

(...) Vous ne comprenez pas le fait que votre costume est la seconde peau du personnage. Quand vous démarrez avec un mauvais costume, vous lui donnez une mauvaise peau. Il y a un petit travail pour laisser venir quelqu'un d'autre qui s'empare de ton corps, de ta voix, mais qui est différent de toi.

31 mars

La nuit

(...) L'entrée des corbeaux était onirique mais concrète.

1er mars

(...) Elle ne dit pas : « J'ai eu un cauchemar », elle dit : « J'ai eu une vision ! »

16 mars

(...) Essayons de commencer de loin comme ça, ne parlez pas trop fort, c'est la nuit. Cela me suffisait qu'on rappelle *Les Milles et une nuits*, que cela a été une culture entière, vivante, charnelle, esthétique, musicale, architecturale.

24 mars

Mise en garde, 3

(...) Il fallait que l'on se rende compte que c'était un brouillon. Il ne faut pas que l'on s'attendrisse sur nos belles idées. Je répète ce que j'ai dit : « N'essayez pas de rentrer dans la scène à coups de pieds. » Si j'entre dans une scène, je ne me mets pas dans le fauteuil, vous vous mettez dans un coin et vous essayez de sentir si vous avez quelque chose d'intéressant à dire ! Vous utilisez vos libertés à mauvais escient. Vous ne profitez pas de vos libertés. Je sens que quelque chose dans vos corps et dans vos imaginations est rentré dans l'outil.

16 mars

(...) Vous me mettez l'eau à la bouche mais je ne comprends rien. Tu proposes des problèmes mais tu ne proposes pas une vie ! (...) Et c'est extraordinaire à quel point on se fiche des problèmes quand ils sont exposés comme cela !

22 mars

Vous avez pensé au feuilletage, sans penser à chaque feuille. C'est drôle ce petit toboggan sur lequel nous sommes, et, tout à coup, on glisse vers le faux. J'ai beaucoup de mal à les imaginer prendre le thé dans ce spectacle... Ils mangent et boivent, mais toujours par besoin ! (...) Le thé, ça m'énerve... quand vous commencez à prendre le thé... parce que je n'arrête pas de vous dire que c'est une tempête d'âme. Donc dehors le thé, dehors l'essayage de costume, dehors les draps ! (...) Est-ce que vous vous rendez compte qu'il y a des moments où il faut savoir rester à sa place ? (..) Vous existez bien plus quand vous recevez ce qu'il se passe que quand vous tripotez quelqu'un.

23 mars

(...) Oui, mais ça fait figurant. On est en train d'essayer de faire un bon théâtre, pas un mauvais film.

24 mars

« Le réel quelquefois désaltère l'espérance. C'est pourquoi, contre toute attente, l'espérance survit. »

René Char, *La Parole en archipel,* Gallimard, 1962.

L'espace des visitations

(...) Il nous faut un espace bien défini, qui donne de quoi devenir comme les chiens des Érinyes, cette espèce de folie.

2 mars

(...) Transgressez les espaces pour que je vous voie !

16 mars

Séparation

(...) Il y a toujours un mur quelque part, et on va pousser ce mur. C'est plus éthique qu'artistique.

16 mars

« Et on n'entend personne s'indigner. »

(...) À propos de la Palestine et d'Israël, en 15 ans, le conflit a fait 8 200 morts. 7 100 Palestiniens et 1 100 Israéliens. La guerre Iran - Irak a fait, en 8 ans, 1 200 000 morts. Au Brésil, il y a 56 337 homicides par an, soit 840 000 morts en 15 ans. En Syrie, la guerre civile a déjà fait entre 260 000 et 470 000 morts en 4 ans. (...) Et on n'entend personne s'indigner.

1er mars

(...) Je ne sais pas par où attaquer sans être didactique, sans être démago, en ne cherchant pas aussi la farce mais justement, c'est tellement prégnant, on est tellement indignés que je n'arrive pas à trouver de quel côté les attraper.

21 mars

Quête urgente

(...) Ce n'est pas seulement qu'il voulait faire un spectacle sur le tout, mais je pense qu'il veut faire un spectacle qui change le monde. C'est encore plus difficile. L'urgence, ça n'est pas une date butoir. (...) C'est ce à quoi nous servons dans le monde, cette force centrifuge... Trump a de vraies chances, c'était inimaginable. Déjà Bush nous semblait inimaginable, et là, c'est Bush puissance dix ! (...) Dans la pièce, certains veulent parler du terrorisme, parce que cela nous hante ; il y en a d'autres qui veulent parler d'Israël, et d'autres qui veulent parler de la cause des femmes, de l'environnement... Et ça s'empile, ça s'empile ! Et de quoi parle-t-on finalement ? (...) Il ne faut pas que l'on se trompe d'urgence. Je pense que, quand même, l'urgence, c'est : qu'est-ce qu'il faut faire ? Pas quand faut-il le faire, mais qu'est-ce qu'il faut faire ? (...) De quoi, nous, gens de théâtre, devons-nous parler pour changer le monde ou au moins arrêter le monde dans sa course atroce ? À quoi sert-on ? Est-ce que l'on doit parler de l'obscénité ambiante ? Est-ce que l'on doit parler de comment transposer la langue de bois, du péril terroriste, du fait qu'1% de l'humanité possède la richesse de toute l'humanité, de la misère, de la pauvreté ? Il faut parler de pauvreté. Et une fois qu'il a dit ça, tout le monde dit : « Mais quelle pauvreté ? En Afrique ou en Corrèze ? » Et, à chaque fois, ça les abat ! (...) C'était comme quand on a fait l'*Histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge*[16]. On a reçu des lettres qui nous demandaient : « Pourquoi vous ne faites pas un spectacle sur la Bosnie ? »

1er mars

Maurice Durozier et Dominique Jambert, répétions Une chambre en Inde, *Théâtre du Soleil, 2016 © Michèle Laurent*

« En Inde, j'aime la terre, les arts, la ferveur de la vie, l'architecture, l'immensité, le trop. »

Ariane Mnouchkine. *L'Art du présent*, entretiens avec Fabienne Pascaud, Plon, 2005.

16. De Hélène Cixous, création du Théâtre du Soleil, mise en scène par Ariane Mnouchkine en 1985.

La chambre de Jacob

(...) Et c'est vrai qu'*une chambre en Inde*, métaphoriquement, cela veut dire le monde. Cela veut dire toute l'Histoire. Tout peut arriver dans une chambre en Inde. Virginia Woolf a écrit *La Chambre de Jacob*, il faut qu'on le lise. C'est un peu ça, c'est une chambre dans laquelle il se passe tout. Moi je veux raconter tout et je ne peux pas. Donc je raconte une chambre, en Inde.

1er mars

Donner du courage

(...) Nous voulons tous faire un spectacle sur tout. Tu prends une carte du monde et tu te rends compte que ça explose partout. (...) Mais si c'est pour que les gens sortent de là avec pieds et bras coupés, ce n'est pas cela non plus que nous voulons !

1er mars

Bharata[17]

« Tous les types humains, toutes les castes, tous les métiers devaient s'y retrouver. Chacun devait donc y éprouver la profonde satisfaction de se voir représenté, compris, situé à sa place dans le mouvement universel. Chacun, sot ou savant, poltron ou héros, misérable ou grand seigneur, y verrait sa propre raison d'être dans l'harmonie des mondes et, par cette porte de l'émotion individuelle, il entrerait en contact avec l'enseignement sacré. » *(Juliana Carneiro da Cunha, citant René Daumal)*

2 mars

Les deux livres

(...) C'est très important de rappeler que l'hébreu est une langue cousine de l'arabe. Un très grand journaliste a dit un jour « De toute façon, il faut deux livres parce qu'il y a des moments où les deux histoires se racontent différemment et on ne peut pas dire que l'une se raconte mieux que l'autre. (...) Si vous voulez entendre du bel hébreu, demandez à un arabe. »[18] (...) Par le geste d'un enfant, l'islam et le judaïsme se sont trouvés ici réunis. Il n'y avait plus de livres sacrés, mais deux petites filles qui partageaient un moment ensemble. Et sur ces sujets-là, il suffit d'un idéologue, d'un militant, et c'est l'enfer. Quand on élève des murs simplement contre la façon dont tu manges, c'est terrible. Alors regardons ces choses comme des superstitions et traitons-les avec légèreté.

2 mars

« En ce moment, cette chambre me paraît située au centre même du monde, dit Neville, et détachée sur la nuit éternelle. Au-dehors, les lignes se courbent et s'entrecroisent, mais ici leurs méandres ne font que nous envelopper. Nous sommes au centre. Ici nous pouvons nous taire, ou parler à voix basse. »

Virginia Woolf, *Les Vagues*, 1931 (traduction Marguerite Yourcenar).

« Ce n'est qu'à l'heure de notre crépuscule que nous découvrons, enfin, que nous avons été au paradis et que nous allons le perdre. Nous n'avons pas été surpris d'être accueillis par un soleil qui nous attendait depuis des milliards d'années, par la fraîcheur des rivières et des prés, par le doux silence des forêts ; nous n'avons même pas reconnu l'arbre de la vie planté au beau milieu de la création. Maintenant que je me tourne vers le côté sans ombre, je reconnais mieux le torrent de lumière qui inonde mon dos et nimbe le souvenir de chacun de mes pas sur la terre battue ou l'asphalte de la nuit. En ce passé évoqué comme une mort s'égouttent les sources ténues de l'enfance, plus évanouies encore par ma faute. Parce que je n'ai rencontré personne pour me dire que je vivais au milieu du paradis, entouré d'anges aussi visibles que des poteaux télégraphiques, et incapable de trouver le mot qui aurait pu nous rendre semblables à la face de Dieu qu'ils me cachaient pour m'aider à vivre. C'était donc là le misérable secret qui m'avait occupé au long de tant de nuits de veille stérile, causé tant de fatigue à la recherche de ce que je n'avais jamais perdu ? J'étais au paradis, je suis au paradis, autrefois, maintenant, mais pas pour toujours. [...] »

Eduardo Lourenço

Vence, septembre 1983.

17. René Daumal, *Bharata, L'origine du théâtre. La poésie et la musique en Inde*. collection Blanche, Gallimard, 1970

18. Uri Avnery (1923-) auteur et journaliste israélien militant pacifiste pour le droit des Palestiniens.

Face aux menaces

(...) Je vais vous donner quelques pistes pour entrer dans le spectacle : nous travaillons sur ce qui menace le monde, les êtres, leur dignité, la beauté.

2 mars

(...) Quand on aura vraiment fait la liste de tout ce qui est digne, en ce moment dans le monde, pour faire un spectacle, il y aura de quoi sangloter.

3 mars

(...) C'est injuste mais c'est comme ça, on a pris l'habitude ignoble que cela se passe en Indonésie, à Bombay... Mais les cent quarante morts de Paris pesaient comme des milliers. (...) Il y avait quelque chose avec le bruit de l'eau, la musique de Jean-Jacques, et tout à coup tu as dit : trois cents morts. Et cela m'a fait froid dans le dos.

30 mars

La responsabilité

(...) On ne peut pas faire ce spectacle en décidant d'avance que les maux du monde sont du fait du monde entier sauf de soi-même.

2 mars

(...) Si c'est normal, alors ça n'est pas intéressant pour nous. Non, tu ne peux pas dire qu'une femme en Afghanistan ne résiste pas. Et, en plus, nous ne sommes pas en Afghanistan.

23 mars

(...) Je trouve essentiel ce questionnement dans la douceur, sans revendication, sans culpabilisation. (...) C'est essentiel de se poser ces questions dans le calme. *(Shaghayegh Beheshti)*

30 mars

« Homère naîtra-t-il après nous... »[19]

(...) Et donc, je me dis, mais bon sang, comment se fait-il que nous n'arrivions pas, nous les artistes ou eux les intellectuels, ou eux les politiques, ou eux qui sais-je, les syndicalistes, comment ça se fait que nous n'arrivions pas à projeter pour nos enfants, nos jeunes, comment ça se fait que nous n'arrivions pas à projeter un but ? (...) Nous n'arrivons pas à projeter ce que j'appelle moi une épopée, qu'elle soit nationale ou internationale, peu m'importe ; mais à projeter un but qui fait qu'ils n'ont pas à chercher un but ailleurs.

21 mars

L'action

(...) Mais est-ce que l'on va vraiment s'échiner à vouloir jouer la médiocrité des politiques alors qu'on sait que le moindre type dans un cabaret – excusez-moi l'expression – leur chie dessus tous les soirs et que ça ne change strictement rien, tout en nous éloignant encore davantage de l'action ? (...) Au fond, la seule chose que je ne voudrais pas que se disent les spectateurs quand ils sortiront – et c'est pour cela que je crois beaucoup en la force du rire –, c'est « Pfff, de toute façon, je n'y peux rien. Le Théâtre du Soleil vient de me confirmer que je n'y pouvais rien. » (...) Il vient de faire un petit aveu d'impuissance momentanée, et que nous partageons tous. Cette impuissance, parfois, qu'est-ce que tu veux que je te dise, elle ne peut qu'être dite !

21 mars

« Le Théâtre est la représentation du monde entier. On y parle de devoir, de jeux, d'argent, de paix, de rire, de combat, d'amour et de mort.
Il apprend le devoir à ceux qui l'ignorent, l'amour à ceux qui y aspirent.
Il punit les méchants, augmente la maîtrise de ceux qui sont disciplinés, donne du courage aux lâches, de l'énergie aux héros, de l'intelligence aux faibles d'esprit, de la sagesse aux savants. »

Bharata, La création du théâtre **(extrait de *Natya Shastra*) chapitre 1, traduction de Jacques Sheren d'après la traduction anglaise de Manomoshan Ghosh. Bouffonneries n°9, 1983.**

19. Mahmoud Darwich, *D'autres barbares viendront* (extrait), 1986. Cf p. 28

La joie

(...) Et tout à coup, quand ils ont très peur, il y a un masque à gaz qui sort et il y a des moments où le texte, comme toujours, résonne. C'est à travailler. Et ça, c'est une vision, parce que quand ils cherchent le spectacle, il y en a un qui dit « Tu te rends compte, il y en a qui font du théâtre en Iran, en Syrie ! » (...) Mais surtout la joie ! Il faut une bombe très très forte pour qu'ils se disent que la maison va s'écrouler, ils se planquent, puis on entend une voix qui dit « On continue quand même ! », parce qu'ils en ont le profond désir.

22 mars

Le bon sens

(...) Il questionne et en questionnant, il prouve son intelligence. (...) Nous sommes un peu innocents, mais nous ne sommes pas ignorants.

3 mars

(...) Là, vous étiez dans l'opinion, donc ça fait boomerang. On a l'air de faire des mauvaises blagues. (...) Nous avançons sur un terrain où je veux aller, mais c'est un terrain miné, c'est-à-dire que nous ne pouvons pas nous permettre une erreur. La pire des erreurs que nous ne pouvons pas nous permettre, c'est l'ignorance. Il faut essayer de ne pas être manipulés puisque vous allez parler de manipulation. (...) On est abreuvés de désinformation et il faut que l'on fasse notre propre information. Je crois au bon sens, je pense que le bon sens est un outil de prix qui n'est pas mauvais.

16 mars

(...) Il faut passer par beaucoup d'exactitude. Ce n'est pas que c'était faux mais c'était totalement réaliste.

31 mars

L'empathie durable

(...) Est-ce que notre pays est encore formulable en ce moment ? Comment est-il formulable sans sombrer dans la détestation – ce que je me refuse absolument – je ne veux pas tomber dans la détestation du moi. Mais manifester notre incompréhension, notre rage, notre tristesse, ça, oui !

21 mars

Une méthode

(...) Bon, je pense que c'est une question de méthodologie, nous ne devons pas être global alors que nous voulons traiter de la globalité du monde. Reprenons, calme, silence. (...) Laissez-vous le temps de l'association d'idées. (...) Peut-être qu'on doit avoir un tableau blanc et des crayons de couleur.

6 avril

Il n'y aura aucune censure en répétition, on fera le ménage ensuite. (...) On manipule quelque chose qui s'apparente à de la dynamite avec des sujets comme ceux-là, donc on doit les utiliser avec beaucoup de précaution.

14 avril

(...) Il faut que vous sachiez nous laisser sur notre faim. Il ne faut pas tout dire, tout expliquer.

27 avril

(...) Peut-être que ce qui nous manque, c'est du travail. Je ne vois pas une fébrilité pour trouver un thème, je sens trop de nonchalance... (...) Ma hantise c'est que l'on s'aveugle. Je veux que l'on se dise : « Non, ça ne va pas ». Tout de suite. (...) Je ne veux pas que l'on se rassure. J'ai une inquiétude sur la difficulté de ce que l'on entreprend et je la dirai à chaque fois. (...) Il faut, par moment, une énorme loupe, et parfois au contraire, comme si on regardait de très loin. (...) Il faut que ce soit vrai comme dans un rêve.

28 avril

« Tu dois pouvoir te mettre à la place d'une femme d'ici, toi qui es un acteur. Mettez un chadri, ne serait-ce qu'une heure, et descendez dans la rue. Ça, c'est déjà un début de travail d'acteur. Et vous auriez honte ! Qui va le dire, si ce n'est pas vous ? Comment peux-tu continuer à penser qu'un pays peut se développer économiquement avec la moitié de sa population tenue à l'écart ? Qui va le dire, si vous ne le dites pas ? »

Ariane Mnouchkine, extrait du film *Un soleil à Kaboul... ou plutôt deux*, de Duccio Bellugi-Vannuccini, Sergio Canto Sabido et Philippe Chevallier, 2007.

La confiance en la jeunesse

(...) C'est à la dernière minute du spectacle qu'ils vont se dire « Ah ben voilà, c'est comme ça qu'il faut qu'on fasse. » Ils sont honnêtes, ils sont dans une grande fragilité, une immense difficulté, mais ils veulent faire un spectacle qui parle de notre monde, donner des forces et un appétit pour ça. C'est presque la seule chose qu'on peut donner d'ailleurs, la conviction que nous faisons confiance à la jeunesse.
6 avril

La troupe

(...) Il y a cette lutte contre... cette lutte que l'on connait, cette lutte contre le néant de la création. Et cela devient irrésistible.
6 avril
(...) Cette troupe est une troupe : c'est-à-dire qu'ils se sont vus dans tous les accoutrements possibles depuis des années. Ils se sont vus nus, ils se sont montrés, je ne sais pas moi... leurs furoncles! Il est possible que quelqu'un apparaisse tout nu pour boire un verre d'eau et repartir. Ils se connaissent par cœur. Ils s'aiment pour leurs qualités, ils se détestent pour leurs défauts.
14 mars
(...) Il y a une urgence matérielle, professionnelle, artistique, qui apparaît beaucoup plus vite au théâtre que dans la vie.
27 avril
(...) Ils sont tous avec le même frelon : que vont-ils devenir, que vont-ils faire ?
28 avril

Chaplin

(...) « La tragédie stimule le sens du ridicule, car le ridicule est une attitude de défi : il faut rire de notre impuissance face aux forces de la nature. »[20] Ce qui est comique pour nous c'est votre drame.
27 avril

Sébastien Brottet-Michel et Hélène Cinque, répétitions Une chambre en Inde, *Théâtre du Soleil, 2016*
© Anne Lacombe

L'Inde personnage

(...) Il y a le personnage de l'Inde qui les envahit, puis celui du Terukkuttu. Et l'Inde est multiple, bruyante et très parcimonieuse dans sa musique.
27 avril
(...) Je veux bien que le public et les personnages se demandent ce qu'ils font en Inde, mais je pense qu'ils ne vont pas se le demander longtemps.
2 mai
(...) On parle de l'Inde terrible mais fabuleuse.
4 mai
(...) Maintenant, il faut que l'on parvienne à ce qu'il y ait deux poumons dans ce spectacle : celui du théâtre français – qui n'est pas que français d'ailleurs – et le poumon de l'Inde, du Terukkuttu, et du Mahabharata.
10 mai

« Là-bas, on n'a même pas à aller au théâtre, le théâtre vient à vous. Là-bas, c'est un moment de la vie, comme la cueillette, comme la vendange. J'avais déjà vu du kathakali au Théâtre des Nations (.../...) Sans le savoir, sans presque le vouloir, j'étais en train d'amasser un trésor qui allait changer toute ma façon de voir, de vivre. »

Ariane Mnouchkine, *L'Art du présent,* entretiens avec Fabienne Pascaud, Plon, 2005.

20. Charles Spencer Chaplin, Jr., dit Charlie Chaplin, *Ma vie*, Presses-Pocket, 1989 (1ere édition, Simon & Schuster, 1964).

Exigence et difficulté

(...) Cela nous fuit, parce que c'est difficile.
4 mai
(...) Pour que ce soit jouissif à la fois pour vous et pour le public, il faut que l'on soit d'une cruauté infernale avec les répétitions.
12 mai
(...) Nous sommes face à un problème d'écriture avec ce spectacle ; c'est une écriture extrêmement délicate, exigeante, elle ne se laisse pas faire. Votre problème, notre problème, c'est qu'il y ait une métaphore, une urgence, une musique, un rythme, une transformation qui ne soit pas réelle, et que ce soit vrai mais pas réel.
18 mai
(...) C'est un des spectacles les plus mystérieux qu'on ait jamais côtoyé, c'est difficile de comprendre ce qu'il veut, mais quand ça vient, ça vient.
24 mai
(...) Qu'est-ce que cela veut dire quand on est devant une page vierge, ce que vous expérimentez d'ailleurs, de ne pas avoir de visions, de ne pas avoir d'idées... C'est ce que l'on essaye de matérialiser sur le plateau.
25 mai
(...) Moi, je trouve que c'est un sujet épique que les questionnements d'une bande d'acteurs qui se demandent à quoi ils servent.
30 mai

Courage

(...) Le courage de ce spectacle réside dans le fait qu'il va faire rire. Si nous abandonnons cette dimension, nous perdons son originalité même. Donc quand nous rêvons, nous ne rêvons pas seulement de choses terribles. Il y a des moments où le rêve nous prouve que notre vitalité, que nous croyons amoindrie – et qui l'est parfois –, la puissance de la vie que l'inconscient envoie, existent toujours. La force comique, les moments comiques dans ce spectacle sont, au sens propre du terme, vitaux.
26 mai

Ariane Mnouchkine et Sébastien Brottet-Michel, répétitions Une chambre en Inde, *Théâtre du Soleil, 2016 © Michèle Laurent*

Une rivière d'acier et la liberté

(...) Il faut que vous fassiez tous attention à ne pas tomber dans le piège du rêve (...) il ne faut surtout pas commencer à tomber dans l'onirisme. La condition du rêve c'est le concret, la rigueur et la fantaisie de chacun d'entre nous. Il faut une rivière d'acier pour la poésie.
3 mai
(...) Plus ce sera vrai, plus ce sera dans le rêve... à quelques conditions près. Parce qu'au fond le rêve c'est une profonde vérité avec une liberté invraisemblable, c'est la liberté qui est invraisemblable, ce ne sont pas les sentiments, les passions. Tout paraît vrai mais avec une telle liberté d'illogisme... C'est cela qu'est le rêve.
24 mai
(...) Maintenant que vous commencez à vous sentir à l'aise dans le rêve, il faut que l'on se prémunisse des idées très bonnes qui nous emmènent dans une certaine banalité, alors que ce que l'on cherche se situe davantage dans l'ordre du voyage dans l'inconscient.
25 mai

Beckett

(...) L'autre jour, il y avait une émission, avec, je ne sais plus qui, certainement une femme très savante qui disait qu'à une certaine époque, Beckett affirmait que le théâtre ne pouvait pas refléter le monde. Cette dame très savante me donne une définition du théâtre absurde, c'est-à-dire, un théâtre qui se résigne à ne pas affronter le monde, à ne pas essayer de le raconter. Et donc, j'ai compris : elle a mis sur ma langue et dans mon oreille ô combien ce théâtre ne m'intéresse pas depuis cinquante-cinq ans, et après je me suis dit : « Mais Ariane, en ce moment, le spectacle raconte pendant deux heures ou deux heures trente le doute de tout un groupe de gens qui se demandent comment raconter le monde à notre époque, et qui frôlent, en fait, cette interrogation beckettienne. »

11 mai

Sans être manichéen

(...) Nous sommes souvent dans un savoir trop limité.

4 mai

(...) Comment parler de ce monde sans être simple, manichéen, et ajouter du mensonge au mensonge, des illusions aux illusions, de la faiblesse à la faiblesse ? (...) Tout à coup, il y a des moments où la puissance du théâtre s'affirme et dit : « Continuez à faire du théâtre ! Avec des doutes si vous voulez, mais continuez. »

11 mai

Religion

(...) C'est ça le fascisme, c'est « j'arrive et je suis plus fort que toi, tu es de la merde et je vais te traiter comme de la merde », c'est ça que je dois sentir. Il faudrait que vous fassiez un petit travail de recherche sur toute la mythologie morbide des religions en général.

26 mai

Clownerie

(...) Toutes les tragédies de Chaplin sont emportées par une grande rapidité, parce que le thème de la précipitation est profondément tragique. *(Hélène Cixous)*

18 mai

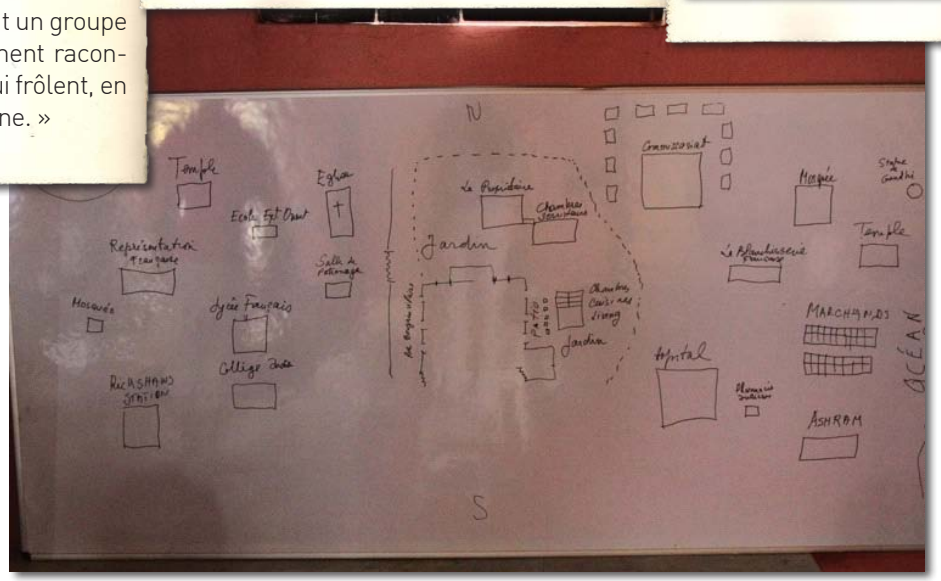
(...) C'est comme si on faisait une clownerie avec Jean Moulin...

18 mai

La misère

(...) On avait un moment de vraie misère, pas de misère bidonville mais de misère d'une petite personne qui pourrait faire plein de choses et qui n'y arrive pas, parce qu'elle ne fait pas les bonnes rencontres. (...) C'est une brave fille. Une brave fille qui n'a pas encore eu les déclarations d'amour, d'amitié, qui fait qu'il y a de la création qui commence à être possible.

24 mai



Première esquisses de l'espace de la Chambre en Inde, *Théâtre Indianostrum, Pondichéry, janvier 2016 © Archives Théâtre du Soleil*

« L'Inde m'a toujours inspirée. Pourquoi ? Parce que tout ce qui est mauvais dans l'homme est pire là-bas et tout ce qui est beau y est encore meilleur. J'ai besoin de ces extrêmes. Ici, tout semble tiède. Il y a quelque chose d'originaire en Inde, que je ne comprends pas mais que je reconnais. Le pire indien m'aide à reconnaître le pire ici, la beauté indienne m'aide à reconnaître la beauté ici. »

Ariane Mnouchkine, *L'Art du présent*, entretiens avec Fabienne Pascaud, Plon, 2005.

3/ Une chambre...

Shaghayegh Beheshti, *Sayed Ahmad Hashimi*, *Arman Saribekyan*, *répétitions* Une chambre en Inde, *Théâtre du Soleil*, *2016 © Anne Lacombe*

Un épisode inconnu de la vie d'Orwell

Voici ce que fut la première proposition d'Ariane Mnouchkine aux comédiens en janvier 2015. Il en reste peut-être quelque chose dans le spectacle…

Le journal d'un ethno-botaniste gallois, retrouvé par une jeune chercheuse écologiste à la Bibliothèque bodléienne d'Oxford, nous apprend que, pendant qu'il était un médiocre officier de la police coloniale britannique, affecté à une triste petite ville birmane dans les années 1922-1927, Georges Orwell s'est passionné pour l'histoire — un mythe d'après certains — d'une tribu minuscule mais fameuse des montagnes de l'Arakan au nord-ouest du pays.
Il semble que ce soit alors qu'Orwell montait la garde à la prison, la nuit précédant une exécution, que le condamné à mort birman lui parla, pour la première fois, de l'existence bien réelle de cette tribu que les nomades de cette région appellent le peuple des éclairés ou qu'on appelle aussi dans d'autres vallées les chercheurs de lumière.
Ce prisonnier politique, dont la mère avait rejoint cette tribu à la mort de son mari, y avait passé son adolescence.
Il y avait constaté que le mode de vie, de pensée, les méthodes d'organisation sociale, les traditions, y étaient perpétuellement interrogés, repensés, transformés en fonction de ce que les membres appelaient le noble bonheur. Le noble bonheur de chacun étant impossible si tous les autres membres de la tribu ne jouissent pas d'un bonheur équivalent.
Orwell, qui est à cette époque encore à l'aube de sa pensée et de son engagement politique, n'a alors plus qu'une idée : trouver cette tribu, vivre avec elle pour suivre et comprendre cette expérience inouïe. S'agit-il d'une imposture, d'un malentendu, d'une autre sorte de tyrannie ?
Il demande un congé d'une année auprès de ses supérieurs, mais au fur et à mesure qu'il prépare puis commence son voyage, il comprend qu'il n'est pas seul à suivre cette piste. Des intellectuels, des chercheurs, des aventuriers parfois pittoresques et comiques, mais aussi les services secrets soviétiques, chinois, britanniques, des chefs de factions, des exécuteurs de basses œuvres, toutes sortes de gens venus de toutes sortes d'horizons cherchent le peuple éclairé, soit pour s'en inspirer, soit pour l'asservir, le bâillonner, le supprimer.
Cette tribu, que tous disaient fabuleuse, mythique, irréelle, la voilà bien concrète et source d'inquiétude pour beaucoup de puissants déjà au pouvoir ou de révolutionnaires désirant y parvenir.
Cette nuit-là, une quête faite des récits de ce prisonnier, de rencontres et d'épisodes surgissant de rêves prémonitoires, va le mener des montagnes et des cités lacustres birmanes aux montagnes chauves de Catalogne pendant la guerre d'Espagne, en passant par les comités révolutionnaires et les prisons de Moscou.
À son réveil, le prisonnier sera exécuté et Orwell devenu un autre homme partira – pour de vrai – vers l'Europe. Où, pendant le si peu de temps qu'il lui restait à vivre, il combattra physiquement et intellectuellement pour trouver la vérité. Une part de vérité au moins.

« (…) Ils pensent qu'il restera des poches de lumière en différents endroits du monde, un peu comme des planètes invisibles sur cette planète… Et à la mesure que le monde refroidira, nous pourrons faire des voyages invisibles sur ces planètes, afin de « faire le plein » de ce dont notre planète a besoin, et revenir. Ils pressentent qu'il y aura des centres où les gens pourront bâtir un nouvel avenir pour le monde. (…) Mais en un sens, ce sont des tentatives pour créer un nouveau genre d'écoles, un nouveau genre de monastères (…) des îlots où l'on préservera l'Histoire, où l'homme pourra continuer de survivre afin de perpétuer l'espèce à travers cet âge de ténèbres. En fait, nous parlons bien de « maquis » ! qui existait déjà de manière différente au Moyen Âge dans les ordres mystiques de l'Église. Et le but de ce « maquis » est de trouver comment préserver la lumière, la vie, la culture… Comment garder les choses vivantes ! Je continue de penser que nous avons besoin d'un nouveau langage, un langage du cœur, celui de cette forêt polonaise où les mots étaient inutiles, une sorte de langage entre les gens qui sera une sorte de nouvelle poésie. La poésie des « abeilles-danseuses » quand elles se disent où se trouve le miel. Et je crois que pour créer ce langage, il faudra apprendre à regarder à travers le miroir… à travers une nouvelle perception, où nous aurons ce sentiment d'être lié avec toute chose. Et soudain… Nous comprendrons tout ! »

My dinner with André, écrit par Wallace Shawn et André Gregory. Film réalisé par Louis Malle (1981).

D'autres barbares viendront

Une femme blessée, Alep, Syrie, 28 avril 2016, REUTERS/Abdalrhman Ismail

Le premier coryphée, Juliana Carneiro da Cunha, La Ville parjure, ou le réveil des Érynies *d'Hélène Cixous, mise en scène d'Ariane Mnouchkine, 1994 © Michèle Laurent*

D'autres barbares viendront.
La femme de l'empereur sera enlevée.
Et les tambours rouleront
Et rouleront pour que, de la mer Égée aux Dardanelles, se dressent les chevaux sur les cadavres.
En quoi cela nous concerne-t-il ?
Et en quoi nos épouses seraient-elles concernées par les courses de chevaux ?

La femme de l'empereur sera enlevée.
Les tambours rouleront et d'autres barbares viendront.
Barbares qui combleront le vide des villes, un peu plus haut que la mer, plus forts que le glaive à l'heure de la démence.
En quoi cela nous concerne-t-il ?
En quoi nos enfants seraient-ils concernés par cette lignée de débauche ?

Les tambours rouleront et d'autres barbares viendront.
La femme de l'empereur sera enlevée chez lui
Et dans ses appartements, prendra naissance l'expédition pour ramener la favorite au lit de son maître.
En quoi cela nous concerne-t-il ?
En quoi, cinquante mille tués seraient-ils concernés par cette noce hâtive ?

Homère naîtra-t-il après nous...
Et les épopées ouvriront-elles leurs portes à tous ?

Mahmoud Darwich, *D'autres barbares viendront*, 1986.
Extrait du recueil *La Terre nous est étroite* et autres poèmes (1966-1999), traduction de l'arabe (Palestine) par Elias Sanbar, collection « Poésie », Gallimard, 2000.

4/ … en Inde

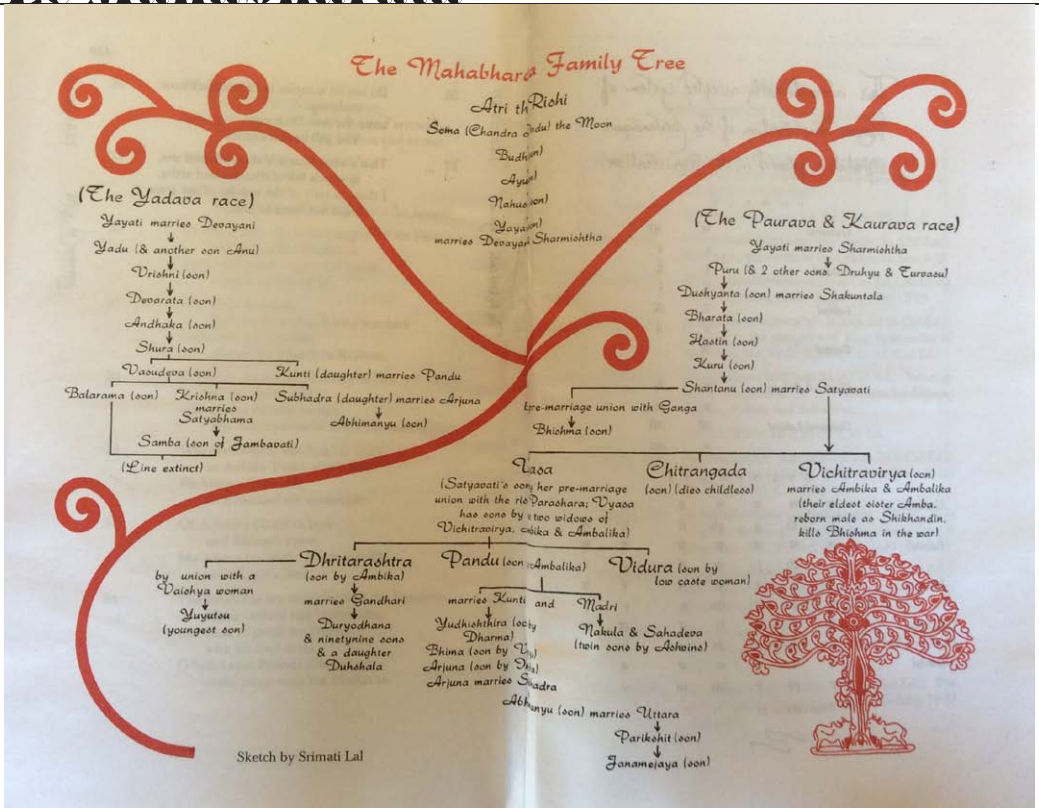
Shafiq Kohi, Omed Rawendah et Hélène Cinque, répétitions Une chambre en Inde, *Théâtre du Soleil, 2016 © Anne Lacombe*

« Tout d'abord, il y a *des* voyages. Alors je vais évidemment parler du dernier, non pas seulement mon voyage, mais celui qui a été notre voyage en Inde. Tout le Théâtre du Soleil, je dis bien tout le Théâtre du Soleil : techniciens, bureau, tout le monde, à ma demande, et parfois avec un peu d'étonnement de certains d'ailleurs, mais à ma demande, à mon insistance je dirais, tout le monde est allé en Inde. J'avais plusieurs raisons à cela. Pour les comédiens et les musiciens c'était évident, c'est-à-dire que je voulais qu'ils aient l'occasion de se plonger ou de se replonger dans un certain bain dont nous parlerons peut-être ou pas, mais j'avais envie que pour une fois, ceux qui ne brillent pas sur le plateau mais sont responsables de beaucoup d'éclats à côté du plateau, soient avec nous. J'avais envie de les retrouver, et donc ça a été fait, on l'a fait. On l'a fait grâce à, d'ailleurs il faut le dire en passant, à beaucoup de gentillesse, de travail, de solidarité des gens à Pondichéry qui nous ont accueillis, ont logé beaucoup d'entre nous, de l'Alliance française, de l'Institut français… Cela a été bricolé, mais bien bricolé, c'est-à-dire qu'on a trouvé un petit peu d'argent ici ou là, etc. Il y a eu une bienveillance, beaucoup de travail pour l'obtenir, mais beaucoup de bienveillance, d'initiatives et en France et à Pondichéry, puisque c'est à Pondichéry que nous avons été. Mais au fond, c'est vrai que j'avais envie de ça et c'était un bonheur, et nous attendions ça, et on allait faire notre École nomade, donc on allait partir à douze et les autres nous rejoindraient quinze jours plus tard, et on commencerait à répéter le spectacle.

Et puis, et puis le 13 novembre est arrivé, le vendredi 13 novembre, et je me suis demandé si je n'étais pas, je dois dire, complètement folle… Qu'est-ce que cela voulait dire : emmener le Théâtre du Soleil en Inde, après ce qu'il venait de se passer, après l'impensable qui venait de se passer, impensable mais curieusement pas imprévisible, impensable. Et donc j'ai oscillé, je dois dire. Je n'osais même pas leur en parler – je me disais mais non, on n'a plus le droit, voilà, on n'a plus le droit. On doit rester collés ici à penser à ça, à travailler là-dessus, il n'y a plus d'autres horizons. Enfin, j'étais paralysée, tétanisée, comme vous tous, je pense, comme nous tous. Je ne décrirai probablement rien là que la plupart d'entre vous n'aient ressenti. Puis finalement, je me suis entêtée, et sans parler même de mes hésitations aux autres, parce que je ne voulais pas révéler des hésitations chez eux, parce que si nos hésitations s'étaient ajoutées les unes aux autres, peut-être qu'on ne serait pas partis. Donc je n'ai pas demandé, je n'ai pas dit « Est-ce que tu hésites ? ». Je n'ai pas parlé, je n'ai rien dit, et je me suis obstinée. Et pourquoi je me suis obstinée, exactement parce que je me suis dit : il faut aller un peu loin pour voir, pour comprendre, il faut prendre un peu de distance, et c'était la distance du voyage. Quant aux mères nourricières, aux terres nourricières, il faut bien dire que quand même, en allant en Inde, je savais que nous allions dans une terre qui parfois nous est incompréhensible, même cruelle ; le chaos indien est terrible, mais je savais que nous allions dans un pays qui est pour nous, pour nous gens de théâtre, artistes en général mais gens de théâtre en particulier, qui est justement une terre, une mère d'abondance absolue. Donc voilà, alors qu'est-ce qu'on gagne, qu'est-ce qu'on perd, je ne sais pas ce qu'on a perdu, je ne crois pas. Je t'avouerais que d'abord, je ne me suis pas posé la question comme ça. Je ne sais même pas d'ailleurs ce qu'on a gagné. Je sais qu'on a été très proches les uns des autres, qu'on s'est beaucoup, beaucoup retrouvés, qu'on s'est beaucoup, beaucoup regardés, qu'on a énormément travaillé. Il y avait quelque chose de régénérateur et il y avait quelque chose qui affirmait la vie et la vie du théâtre, alors que les événements, comme je l'ai dit, m'avaient fait moi, vaciller. On finit par se demander à quoi on sert, enfin. »

Le Prix de l'expérience - Contraintes et dépassements dans le travail de groupe. Rencontre publique entre Ariane Mnouchkine et Eugenio Barba, Théâtre du Soleil, 8 mars 2016.

Le Mahabharata



L'histoire des cent frères Kauravas et des cinq frères Pandavas

À Hastinapura, Dhritrashtra ne pouvait être couronné roi, puisque, étant né aveugle, les anciennes coutumes interdisaient ce couronnement. Son frère cadet, Pandu, devint alors roi, mais il mourut peu de temps après. Dhritrashtra devint alors régent.
Quand les cinq fils de Pandu (les Pandavas) atteignirent l'âge adulte, Yudhistra, l'aîné, aurait dû devenir roi. Mais les Kauravas (les cent fils de Dhritrashtra) réclamèrent le trône. Alors, après des négociations et afin d'éviter une dispute, le royaume fut divisé en deux parties. La première, Hastinapura, fut attribuée aux Kauravas et la seconde Indrapastha, aux Pandavas. C'est à Indrapastha que Vishwakarma, l'architecte divin, construisit un « palais des illusions ». Les cinq frères Pandavas et leur femme commune, Draupadi, s'y installèrent. Mais les Kauravas, mécontents de la division du royaume, incendièrent leur maison. Les Pandavas et leur épouse échappèrent de justesse à l'incendie et décidèrent de regagner leur royaume. En guise de réconciliation, les Kauravas invitèrent les Pandavas à un jeu de dès, le chaupar. Les Pandavas perdirent à ce jeu, qui était truqué, toutes leurs richesses, royaumes, trésors et propriétés, ainsi qu'eux-mêmes et leur femme. Après une deuxième partie de jeu, ils furent bannis pour treize ans. À la suite de ces treize années, une grande bataille eut lieu durant laquelle les Pandavas tentèrent de reconquérir leurs territoires. Ils remportèrent la victoire et Yudhistra devint roi.

Le Mahabharata (Tome 1 & 2), Madeleine Biardeau, Seuil, 2002.

Le Terukkuttu

Représentation de Terukkuttu dans le village de Mosavadi. Tamil Nadu, Inde, mai 2015, © Ariane Mnouchkine

Le Terukkuttu est une forme traditionnelle de théâtre originaire du Tamil Nadu, un état du Sud de l'Inde. Très ancienne, cette forme reste vivante et populaire aujourd'hui, particulièrement dans les campagnes. Elle associe des chants, de la danse et des parties parlées. Chanteurs et acteurs-danseurs sont accompagnés par le petit harmonium indien, des tambours *mridangam* et *dholak* et un hautbois *mukavina*.
Les musiciens sont installés devant un petit rideau tendu au lointain, alors que la scène a été faite en terre battue par les villageois. Et tout au long de la nuit, on y raconte des histoires issues du *Mahabharatha* et du *Ramayana*, les deux grands récits épiques indiens.
Un meneur de jeu, le *kattiyakaran*, dirige la représentation, commente les événements et dialogue avec les personnages dans un style truculent. Les acteurs, aux hautes coiffes resplendissantes et aux costumes colorés, dialoguent et interpellent le *kattiyakaran* et le public.
Aux histoires se mêlent des rituels qui reflètent les émotions, les valeurs, les coutumes des villageois de cette région de l'Inde. En retour le Terukkuttu devient l'expression d'une réalité telle qu'elle est ressentie et vécue par un peuple.
Les représentations de Terukkuttu ont généralement lieu chaque année entre mars et juillet. Elles commencent dans la soirée pour se prolonger jusqu'au petit matin.

Entretien avec Kalaimamani P. K. Sambandan Thambiran

Que veut dire Terukkuttu ?

Terukkuttu est un terme général qui englobe toutes les variantes d'une forme de théâtre populaire pratiquée au nord de l'État du Tamil Nadu en Inde du sud. Elle raconte essentiellement les deux grandes épopées *Le Mahabharata* et *le Ramayana* et quelques légendes locales dont les protagonistes sont les dieux du panthéon hindou et des personnages mythiques.

Chaque année, un grand nombre de villages organisent des festivités religieuses à l'honneur de leur déesse protectrice, en particulier Draupadi (un personnage du *Mahabharata*). L'usage est alors d'inviter une troupe de Terukkuttu (semi-professionnelle ou composée des amateurs du village) pour représenter tout le *Mahabharata* (10 ou 18 nuits) ou seulement un épisode. Ces fêtes ont lieu entre mi-mars et mi-septembre. Certaines troupes professionnelles peuvent jouer jusqu'à 150 représentations par an.

Quelles sont les caractéristiques propres au Terukkuttu ?

Une représentation de Terukkuttu commence vers 10 heures du soir et se termine vers 6 heures du matin. C'est une véritable performance qui se compose de parties chantées, dansées et jouées sur un rythme très élevé. Le Terukkuttu utilise des costumes et des accessoires extrêmement élaborés et des instruments de musique propres (mukhavînâ, dholak, mridangam, talam, harmonium indien). Contrairement aux formes traditionnelles indiennes, il ne se réfère pas au traité de théâtre *Natya-Shastra* mais plutôt aux textes classiques tamouls. Il a ainsi sa propre manière de raconter les mythes en y incorporant une dimension ritualiste inspirée des croyances locales.

Le Terukkuttu reste très ancré dans la vie des communautés car sa dramaturgie est très en phase avec les problématiques propres à un village. Par exemple l'épisode d'adieu entre Karna et sa femme Pounourouvi qui n'existe qu'en Therou Koothu met en avant les difficultés d'une femme veuve. L'histoire de Karna est aussi racontée dans la perspective d'une injustice faite à un homme de basse caste.

Pouvez-vous dire un mot sur ce personnage très particulier de Katyakkaran ?

Dans cette optique, on comprend plus aisément le rôle spécifique du Katyakkaran, véritable personnage de bouffon et représentant du peuple. Il est en charge du prologue, introduit les personnages principaux, dialogue avec les personnages, incarne les personnages secondaires, dialogue avec le public, parodie les personnages et en profite pour faire passer des messages (d'actualité locale, d'utilité publique, de prévention, d'éducation,...). Au fur et à mesure de son histoire, le Terukkuttu s'est approprié les spécificités des autres pratiques artistiques (théâtre de rue, le cinéma, le théâtre moderne).

D'où viennent sa vitalité et sa forme très dynamique ?

Les dramaturges du Terukkuttu n'ont jamais cessé d'écrire de nouveaux épisodes en se basant sur trois éléments : textes dialogués en prose libre, textes déclamés en vers, chants construits sur des ragas. Ce qui explique l'incroyable vitalité de cette forme de théâtre populaire. Mais cette capacité d'appropriation et sa certaine permissivité aux autres médias fait aussi son appauvrissement artistique lorsqu'elle tend à suivre les codes à succès du cinéma commercial tamoul.

P. K. Sambandan Thambiran et Palani Murugan, répétitions de Terukkuttu, Une chambre en Inde, *Théâtre du Soleil, 2016 © Michèle Laurent*

Koumarane Valavane, Kalaimamani P. K. Sambandan Thambiran et Ariane Mnouchkine, répétitions Une chambre en Inde, *Théâtre du Soleil, 2016 © Michèle Laurent*

5/ Le Théâtre du Soleil, quelques repères biographiques

Répétitions Une chambre en Inde, *Théâtre du Soleil, 2016 © Anne Lacombe*

Ariane Mnouchkine naît le 3 mars 1939 à Boulogne-Billancourt, elle est metteur-en-scène et directrice de la troupe du Théâtre du Soleil, qu'elle fonde en 1964 avec ses compagnons de l'ATEP (Association théâtrale des étudiants de Paris).
En 1970, le Théâtre du Soleil crée *1789* au Piccolo Teatro de Milan, où Georgio Strehler accueille et soutient avec confiance la jeune troupe, qui s'installe ensuite à la Cartoucherie, ancien site militaire à l'abandon et isolé dans le bois de Vincennes, aux portes de Paris. Le Théâtre du Soleil conçoit d'emblée la Cartoucherie comme un lieu qui lui permet de sortir du théâtre comme institution architecturale, prenant le parti de l'abri plutôt que celui de l'édifice théâtral, à une époque où les transformations urbaines en France bouleversent profondément la place de l'humain dans la ville et la position du théâtre dans la cité. Le Théâtre du Soleil trouve, dans la Cartoucherie, l'outil concret de création du théâtre populaire dont rêvait Jean Vilar. Le but étant, dès cette époque qui précède 1968, d'établir de nouveaux rapports avec le public et de se distinguer du théâtre bourgeois pour faire un théâtre populaire de qualité.
La troupe devient ainsi, dès les années 1970, une des troupes majeures en France, tant par le nombre d'artistes qu'elle abrite (plus de 70 personnes à l'année) que par son rayonnement national et international. Attachée à la notion de « troupe de théâtre », Ariane Mnouchkine fonde l'éthique du groupe sur des règles élémentaires : tous corps de métier confondus, chacun reçoit le même salaire et l'ensemble de la troupe est impliquée dans le fonctionnement du théâtre (entretien quotidien, accueil du public lors des représentations). Le Théâtre du Soleil est une des dernières troupes fonctionnant comme telle qui existe encore en Europe aujourd'hui.
L'aventure du Théâtre du Soleil se construit depuis plus de cinquante ans grâce à la fidélité et à l'affection d'un public nombreux tant en France qu'à l'étranger. Son parcours est marqué par une interrogation constante sur le rôle, la place du théâtre et sa capacité à représenter l'époque actuelle. Cet engagement à traiter des grandes questions politiques et humaines, sous un angle universel, se mêle à la recherche de grandes formes de récits, à la confluence des arts de l'Orient et de l'Occident.

1963 Premier voyage d'Ariane Mnouchkine en Asie.
1964 Création du **THÉÂTRE DU SOLEIL**.
1964 **LES PETITS BOURGEOIS**, de Maxime Gorki, adaptation d'Arthur Adamov (Paris).
1965 **CAPITAINE FRACASSE**, de Théophile Gautier, adaptation de Philippe Léotard (Paris).
1967 **LA CUISINE**, d'Arnold Wesker, adaptation de Philippe Léotard (Paris).
1968 **LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ**, de William Shakespeare, adaptation de Philippe Léotard (Paris).
1969 **LES CLOWNS**, création collective (Paris, Aubervilliers, Avignon, Milan).
1970 (Août) Installation à la Cartoucherie.
1970 Création de **1789, LA RÉVOLUTION DOIT S'ARRÊTER À LA PERFECTION DU BONHEUR**, au Piccolo Teatro de Milan.
1972 **1793, LA CITÉ RÉVOLUTIONNAIRE EST DE CE MONDE**, création collective (Paris - Cartoucherie).
1974 **1789**, film du spectacle réalisé par A. Mnouchkine.
1975 **L'ÂGE D'OR (PREMIÈRE ÉBAUCHE)**, création collective (Paris - Cartoucherie, Varsovie, Venise, Louvain-la-Neuve, Milan).
1978 **MOLIÈRE OU LA VIE D'UN HONNÊTE HOMME**, film écrit et réalisé par A. Mnouchkine.
1979 **MÉPHISTO, LE ROMAN D'UNE CARRIÈRE**, de Klaus Mann, adaptation d'A. Mnouchkine (Paris - Cartoucherie, Avignon, Louvain-la-Neuve, Lyon, Rome, Berlin, Lons-le-Saunier).
1980 **MÉPHISTO, LE ROMAN D'UNE CARRIÈRE**, film réalisé par Bernard Sobel.

1981-84 Cycle **LES SHAKESPEARE** (Paris - Cartoucherie, Avignon, Munich, Los Angeles, Berlin) :
1981 **RICHARD II**, traduction d'A. Mnouchkine.
1982 **LA NUIT DES ROIS**, traduction d'A. Mnouchkine.
1984 **HENRY IV (PREMIÈRE PARTIE)**, traduction d'A. Mnouchkine.

1985 **L'HISTOIRE TERRIBLE MAIS INACHEVÉE DE NORODOM SIHANOUK, ROI DU CAMBODGE**, de Hélène Cixous (Paris - Cartoucherie, Amsterdam, Bruxelles, Madrid, Barcelone).
1985 **À LA RECHERCHE DU SOLEIL**, film documentaire réalisé par Werner Schroeter.
1987 **L'INDIADE OU L'INDE DE LEURS RÊVES**, de H. Cixous (Paris - Cartoucherie, Tel-Aviv).
1988 **L'INDIADE OU L'INDE DE LEURS RÊVES**, film réalisé par Bernard Sobel.
1989 **LA NUIT MIRACULEUSE**, film réalisé par A. Mnouchkine, scénario d'A. Mnouchkine et H. Cixous.

1990-92 Cycle **LES ATRIDES** (Paris - Cartoucherie, Amsterdam, Essen, Gibellina, Berlin, Lyon, Toulouse, Montpellier, Bradford, Montréal, New York, Vienne - Autriche) :
1990 **IPHIGÉNIE A AULIS**, de Euripide, traduction de Jean et Mayotte Bollack.
1990 **AGAMEMNON**, d'Eschyle, traduction d'A. Mnouchkine.
1991 **LES CHOÉPHORES**, d'Eschyle, traduction d'A. Mnouchkine.
1992 **LES EUMÉNIDES**, d'Eschyle, traduction de H. Cixous.

1993 **L'INDE, DE PÈRE EN FILS, DE MÈRE EN FILLE**, mise en scène de Rajeev Sethi, sur une idée d'A. Mnouchkine.
1994 **LA VILLE PARJURE OU LE RÉVEIL DES ÉRINYES**, de H. Cixous (Paris - Cartoucherie, Liège, Recklinghausen, Vienne, Avignon).

1995 **LE TARTUFFE**, de Molière (Vienne - Autriche, Avignon, Saint-Jean d'Angély, Liège, La Rochelle, Vienne - France, Copenhague, Berlin, Paris - Cartoucherie).

1997 **ET SOUDAIN DES NUITS D'ÉVEIL**, création collective en harmonie avec H. Cixous (Paris - Cartoucherie, Moscou).

1997 **AU SOLEIL MÊME LA NUIT (SCÈNES D'ACCOUCHEMENT)**, film réalisé par Éric Darmon et Catherine Vilpoux, en harmonie avec A. Mnouchkine.

1999 **TAMBOURS SUR LA DIGUE, SOUS FORME DE PIÈCE ANCIENNE POUR MARIONNETTES JOUÉE PAR DES ACTEURS**, de H. Cixous (Paris - Cartoucherie, Bâle, Anvers, Lyon, Montréal, Tokyo, Séoul, Sydney).

1999 **D'APRÈS « LA VILLE PARJURE OU LE RÉVEIL DES ÉRINYES »** film documentaire réalisé par C. Vilpoux.

2002 **TAMBOURS SUR LA DIGUE**, film réalisé par A. Mnouchkine.

2003 **LE DERNIER CARAVANSÉRAIL (ODYSSÉES)**, création collective (Paris - Cartoucherie, Avignon, Rome, Quimper, Ruhrtriennale, Lyon, Berlin, New York, Melbourne, Athènes).

2005 **UN SOLEIL À KABOUL...OU PLUTÔT DEUX**, film documentaire réalisé par Duccio Bellugi Vannuccini, Sergio Canto Sabido et Philippe Chevallier.

2006 **LES ÉPHÉMÈRES**, création collective (Paris - Cartoucherie, Quimper, Athènes, Avignon, Buenos Aires, Porto Alegre, São Paulo, Taipei, Vienne - Autriche, Saint-Etienne, New York).

2006 **LE DERNIER CARAVANSÉRAIL (ODYSSÉES)**, film réalisé par A. Mnouchkine.

2008 **UN CERCLE DE CONNAISSEURS**, film documentaire réalisé par Jeanne Dosse.

2009 **LES ÉPHÉMÈRES**, film réalisé par Bernard Zitzermann.
ARIANE MNOUCHKINE, L'AVENTURE DU THÉÂTRE DU SOLEIL, film documentaire réalisé par C. Vilpoux.

2010 **LES NAUFRAGÉS DU FOL ESPOIR (AURORES)**, création collective mi - écrite par H. Cixous (Paris - Cartoucherie, Lyon, Nantes, Athènes, São Paulo, Rio de Janeiro, Porto Alegre, Santiago du Chili, Vienne - Autriche, Edimbourg, Taipei).

2013 **LES NAUFRAGÉS DU FOL ESPOIR**, film réalisé par A. Mnouchkine.

2014 **MACBETH**, de William Shakespeare, traduction d'A. Mnouchkine (Paris - Cartoucherie).

2014 Anniversaire des « cinquante premières années » du Théâtre du Soleil.

2015 Création de L'ÉCOLE NOMADE, à l'initiative d'A. Mnouchkine (Santiago du Chili, Färö, Oxford, Pondichéry).

2016 (Janvier) Résidence à Pondichéry pour la première étape de création collective d'**UNE CHAMBRE EN INDE.**

6/ Informations pratiques

une création collective du **Théâtre du Soleil**
dirigée par **Ariane Mnouchkine**
musique de **Jean-Jacques Lemêtre**
en harmonie avec **Hélène Cixous**
avec la participation exceptionnelle de
Kalaimamani Purisai Kannappa Sambandan Thambiran

à partir du samedi 5 novembre 2016

du mercredi au vendredi à 19h30
le samedi à 16h, le dimanche à 13h30
durée du spectacle : environ 4h, entracte inclus

Prix des places
Individuels : 40 €
Collectivités, demandeurs d'emploi : 30 € / Étudiants et scolaires : 20 €
Billets mécènes pour ceux qui peuvent soutenir le Théâtre du Soleil : 150 € / 100 € / 50 €

Location
Collectivités, groupes d'amis **01 43 74 88 50**
du mardi au vendredi de 11h à 18h

Individuels **01 43 74 24 08**
tous les jours de 11h à 18h

Le théâtre est ouvert au public 1h30 avant le début du spectacle.
Vous pourrez vous restaurer sur place, avant et après la représentation.
Notre navette gratuite commence ses voyages 1h45 avant le début du spectacle.

www.theatre-du-soleil.fr